A 15 G

John Carter Brown.

Rec. 1. 232.

VOYAGE

DE Mr. LE CHEVALIER

DE

CHASTELLUX

EN

AMÉRIQUE.

1785.

APJCB

JOHN CARTER BROWN

VOYAGE

de Mr. le Chevalier de Chaſtellux en Amérique.

L'Auteur explique comment on procede aux nouvelles cultures, qu'on appelle improvements *ou* news ſetlements, *(améliorations ou nouveaux établiſſemens.)*

Tandiſque je méditois ſur le grand travail de la Nature, qui emploie 50 mille ans à rendre la terre habitable, un nouveau ſpectacle, bien propre à contraſter avec l'objet de mes contemplations, fixa mes regards & excita ma curioſité: c'étoit l'ouvrage d'un ſeul homme, qui dans l'eſpace d'une année avoit abatu pluſieurs arpens de bois, & s'étoit conſtruit une maiſon au milieu d'un terrain aſſez vaſte, qu'il avoit

déja défriché. Je voyois pour la premiere fois ce que j'ai vu cent fois depuis. En effet, quelques montagnes que j'aie gravies, quelques forêts que j'aie traverſées, quelques chemins détournés que j'aie ſuivis, je n'ai jamais fait trois milles ſans trouver un nonvel établiſſement, ou commençant à ſe former, ou déja en valeur. Voici comment on procede à ces nouvelles cultures, qu'on appelle *improvements* ou *news ſetlements*, (améliorations ou nouveaux établiſſemens.) Tout homme qui a pu ſe procurer un fond de 6 ou 700 livres de notre monnoie, & qui ſe ſent la volonté de travailler, peut aller dans les bois & y acheter une portion de terre, communément de 150 à 200 acres, qui ne lui revient guere qu'à un dollard ou 100 ſous l'acre, & dont il ne paye qu'une petite partie en argent comptant. Là il conduit une vache à lait, quelques cochons, ou

ſeulement une truie pleine, & deux chevaux médiocres, qui ne lui coûtent pas plus de quatre louis chacun. A ces précautions il joint celle d'avoir quelques proviſions en farine & en cidre. Muni de ce premier capital, il commence par abatre tous les petits arbres, & quelques fortes branches des plus gros; il s'en ſert pour faire les *fences* ou barrieres du premier champ qu'il veut défricher; enſuite il attaque hardiment ces chênes ou ces pins immenſes, qu'on prendroit pour les anciens Seigneurs du terrain qu'il vient uſurper; il les dépouille de leur écorce, ou les cerne tout autour avec la hache. Ces arbres bleſſés mortellement, ſe voient au printemps ſuivant privés de leurs honneurs; leurs feuilles ne pouſſent plus, leurs branches tombent, & bientôt leur tige n'eſt plus qu'un ſquélete hideux. Cette tige ſemble encore braver les efforts

du nouveau Colon; mais pour peu qu'elle offre quelques crevaſſes, quelques fentes, on l'entoure de feu, & la flamme conſume ce que le fer n'a pu détruire. Mais il ſuffit que les petits arbres ſoient abatus, & que les grands aient perdu leur séve. Lorſque cet objet eſt rempli, le terrain eſt éclairci, *cleared*; l'air & le ſoleil commencent à entrer en commerce avec cette terre, toute formée de végétaux détruits, cette terre féconde qui ne demande qu'à produire; l'herbe croît avec rapidité. Dès la premiere année les beſtiaux ont dequoi vivre; on les laiſſe ſe multiplier, où même on en achete de nouveaux, & on les emploie à labourer une portion de terrain, dans laquelle on ſeme du grain, qui rend vingt & trente pour un. L'année d'après, nouveaux abatis, nouvelles *fences*, nouveaux progrès: enfin au bout de deux ans le Colon a de quoi vivre, & même de quoi

envoyer des denrées au marché; & au bout de quatre ou cinq ans il achéve de payer ſon terrain, & ſe trouve un cultivateur aiſé. Alors l'habitation, qui n'étoit d'abord qu'une grande hutte formée par un quarré de troncs d'arbres, qu'on avoit placés les uns ſur les autres, & dont les intervalles avoient été remplis avec de la terre paitrie dans l'eau, ſe change en une jolie maiſon de bois, où l'on ſe ménage des appartemens plus commodes, & certainement plus propres que ceux de la plupart de nos petites villes. C'eſt l'ouvrage d'un mois ou de trois ſemaines. La premiere habitation a été celui de deux fois vingt-quatre heures. On me demandera peut-être comment un ſeul homme ou un ſeul ménage peut ſe loger ſi promptement? Je répondrai qu'en Amérique un homme n'eſt jamais ſeu, jamais un être iſolé. Les voiſins,

car on en trouve par-tout, ſe font une partie de plaiſir d'aider le nouveau venu: une piece de cidre bue en commun & gaiment, ou bien un gallon de rum, ſont la ſeule récompenſe dont ces ſervices ſoient payés. Tels ſont les moyens par leſquels l'Amérique ſeptentrionale, qui n'étoit il y à cent ans qu'une vaſte forêt, s'eſt peuplée de trois millions d'habitans; & tel eſt le bénéfice immenſe aſſuré à l'agriculture, que malgré la guerre, non-ſeulement elle ſe ſoutient par-tout où elle a déja été établie, mais qu'elle s'étend encore dans les lieux qui paroiſſent les moins propres à ſeconder ſes efforts. Il y a quatre ans qu'on auroit fait dix milles dans les bois que j'ai traverſés, ſans voir une ſeule habitation.

L'Auteur donne la deſcription des baraques que ſe conſtruiſent les Américains, tant pour leurs magaſins, leurs ateliers, que pour tenir lee ſoldats à couvert. Suit encore ſa deſcription du fort Weſtpoint, qu'il nomme le palladium *de la liberté Américaine.*

Le 21. à neuf heures du matin, le Quartier-maître de Fish-kill, qui étoit venu la veille au ſoir avec toute l'honnêteté poſſible m'offrir ſes ſervices, & placer deux ſentinelles à ma porte, honneur que je refuſai malgré toutes ſes inſtances, ſe rendit chez moi, & après avoir pris du thé ſelon l'uſage, il me conduiſit aux baraques, où je vis les caſernes, les magaſins & les ateliers des différens ouvriers attachés au ſervice de l'armée. Ces baraques ſont de véritables maiſons de bois bien conſtruites, bien couvertes, ayant des greniers & même des caves; de ſorte qu'on en prendroit une très-fauſſe idée, ſi on en

jugeoit par celles qu'on voit dans nos armées, lorſque nous faiſons baraquer les troupes. Les Américains en font quelquefois de plus approchantes des nôtres, mais ſeulement pour mettre les ſoldats à couvert, lorſqu'ils ſont plus à portée de l'ennemi. Ils donnent à celles-ci le nom de huttes, *hutts*, & ils ſont très-adroits à conſtruire les unes & les autres. Il ne leur faut que trois jours pour conſtruire les premieres, à compter du moment qu'ils commencent à abatre les arbres; les autres ſont achevées en vingt-quatre heures. Elles conſiſtent dans des petites murailles faites avec des pierres entaſſées, dont les intervalles ſont remplis avec de la terre paitrie dans l'eau, ou ſimplement avec de la boue; quelques planches forment le toit: mais ce qui les rend très-chaudes, c'eſt que la cheminée en occupe le côté extérieur, & qu'on n'y

entre que par une petite porte latérale, pratiquée à côté de cette cheminée. L'armée a passé des hivers entiers sous de pareilles huttes, sans souffrir & sans avoir de maladie. Quant aux baraques, ou plutôt quant à la petite ville militaire de Fish-kill, on y a si bien pourvu à tout ce que le service & la discipline de l'armée pourroient exiger, qu'on y à construit une prévôté & une prison qui sont entourées de palissades. Il n'y a qu'une porte pour entrer dans l'enceinte de la prévôté, & devant cette porte on a placé un corps de garde. A travers les barreaux, dont les fenêtres de la prison sont armées, je distinguai quelques prisonniers portant l'uniforme Anglois; c'étoit une trentaine de soldats ou *Torys* enrégimentés. Ces misérables avoient suivi les Sauvages dans l'incursion que ceux-ci venoient de faire par le lac Ontario & la riviere Mohawks.

Ils avoient brûlé plus de deux cens maiſons, tué les chevaux & les vaches, & détruit plus de cent mille boiſſeaux de bled. La potence devoit être le prix de ces exploits ; mais les ennemis ayant fait auſſi quelques priſoniers, on craignoit les repréſailles, & on ſe contentoit de garder ces brigands dans une dure & étroite priſon. Après avoir paſſé quelque temps à viſiter ces différens établiſſemens, je montai à cheval, & conduit par un guide de l'État, que le Quartier-maître m'avoit donné, je m'enfonçai dans les bois, & je ſuivis la route de Weſtpoint, où je voulois arriver pour diner. A quatre ou cinq milles de Fish-Kill, je vis quelques arbres abatus & un éclairci dans le bois : m'étant approché davantage, je reconnus que c'étoit un camp, ou plutôt des huttes habitées par quelques centaines de ſoldats invalides. Ces invalides étoient

tous en très-bonne ſanté ; mais il faut ſavoir que dans les armées Américaines, on appelle invalides tous les ſoldats qui ne ſont pas en état de faire leur ſervice : or ceux-ci avoient été renvoyés ſur les derrieres, parce que leurs habits étoient véritablement invalides. Ces honnêtes gens, car je ne dirai pas ces malheureux, (ils ſavent trop bien ſouffrir, & ſouffrent pour une cauſe trop noble) n'étoient vraiment pas couverts, pas même de guenilles ; mais leur maintien aſſuré, leurs armes en bon état, ſembloient couvrir leur nudité, & ne laiſſer voir que leur courage & leur patience. Ce fut près de ce camp que je rencontrai le major *Liman*, aide de camp du Général *Heath*, que j'avois connu particuliérement à Newport, & M. de Villefranche, Officier François, ſervant à Weſtpoint en qualité d'Ingénieur. Le Général *Heath* avoit été inſtruit

de mon arrivée par un exprès que le Quartier-maître de Fish-Kill lui avoit dépêché à mon insu, & il avoit envoyé ces deux Officiers au-devant de moi. Je continuai de marcher dans les bois & dans un chemin resserré de deux côtés par des montagnes très-escarpées, qui paroissent arrangées tout exprès pour l'habitation des ours, & où en effet ils font de fréquentes promenades pendant l'hiver. On profite d'un endroit où les montagnes s'abaissent un peu, pour tourner vers l'oueſt & s'approcher de la riviere, mais on ne la voit point encore. Je descendois lentement ces montagnes, lorsque tout-à-coup au tournant d'un chemin, mes yeux furent frappés du plus magnifique tableau que j'aie vu de ma vie; c'est celui que présente la riviere du nord, coulant dans un encaissement profond formé par les montagnes, à travers lesquelles elle a ja-

dis forcé ſon paſſage. Le fort de Weſt-point & les bateries formidables dont il eſt défendu, fixent l'attention ſur la rive de l'oueſt ; mais ſi l'on éleve ſes regards, on voit de tous côtés des ſommets élevés, tout hériſſés de redoutes & de bateries. Je ſautai à bas de mon cheval, & je fus long-temps à regarder avec ma lunette d'approche, le ſeul moyen qu'on puiſſe employer pour connoître l'enſemble des fortifications dont ce poſte important eſt entouré. Deux ſommets élevés, ſur chacun deſquels on à conſtruit une grande redoute, protegent la rive de l'eſt. Ces deux ouvrages n'ont pas d'autres noms que ceux de redoutes du nord & de redoutes du midi ; mais depuis le fort de Weſt-point proprement dit, qui eſt au bord de la riviere, juſqu'au haut de la montagne, au pied de laquelle il a été conſtruit, on compte ſix forts différens, tous en

amphithéâtre & protégés les uns par les autres. On me contraignit de quitter cette place, où j'aurois volontiers passé la journée entiere, & je n'eus pas fait un mille, que je vis pourquoi on m'avoit pressé d'arriver ; en effet, j'apperçus un corps d'infanterie, fort de deux mille cinq cens hommes à-peu-près, qui étoit en bataille sur le bord de la riviere. Il venoit de la passer pour se porter ensuite sur *King's-Bridge*, & couvrir un grand fourage, qu'on se proposoit de faire vers les plaines blanches, & jusqu'aux portes de New-York. Le Général Stark, celui qui batit les Anglois à *Bennington*, commandoit ces troupes, & le Général Heath étoit à leur tête. Il vouloit me les faire voir avant qu'elles se missent en marche. Je passai devant les rangs, salué de l'esponton par tous les Officiers, & les tambours batant au champ, honneur qu'on

rend

rend en Amérique aux Majors Généraux, dont le grade eſt le premier dans les armées, quoiqu'il ne correſponde qu'à celui de Maréchal de camp. Les troupes étoient mal habillées, mais elles avoient bonne apparence : quant aux Officiers, ils ne laiſſoient rien à deſirer tant pour leur contenance que pour leur maniere de marcher & de commander. Après que j'eus paſſé ſur le front de la ligne, elle ſe rompit, défila devant moi & continua ſa route. Le Général Heath me conduiſit au rivage où ſa barque l'attendoit pour me paſſer de l'autre côté. C'eſt alors qu'une nouvelle ſcene s'ouvrit à mes regards, non moins ſublime que la premiere. Nous deſcendions le viſage tourné vers le nord ; de ce côté-là on voit une île couverte de rochers, qui ſemble fermer le canal de la riviere, mais bientôt à travers l'eſpece d'embraſure que ſon lit a formé en ſépa-

rant des montagnes immenſes, on s'apperçoit qu'elle vient obliquement du côté de l'oueſt, & qu'elle a tourné tout-à-coup autour de Weſtpoint, pour s'ouvrir un paſſage & ſe hâter de rejoindre la mer, ſans faire déſormais le plus petit détour. Les regards en ſe portant vers le nord au-delà de *Conſtitution-Island* (c'eſt l'île dont je viens de parler) retrouvent encore la riviere, diſtinguent *New-Windſor* ſur ſa rive gauche, puis s'arrêtent ſur différens amphithéâtres formés par les Appalaches, dont les derniers ſommets qui terminent la ſcene, ſont éloignés de plus de dix lieues. Nous nous embarquames dans la barque, & nous traverſames la riviere qui a près d'un mille de largeur. A meſure que nous approchions du rivage oppoſé, le fort de Weſtpoint qui, vu de la rive de l'eſt, paroiſſoit humblement ſitué au pied des montagnes, s'élevoit à nos yeux &

ſembloit lui-même le ſommet d'un rocher eſcarpé : ce rocher n'étoit cependant que le bord de la riviere. Quand je n'aurois pas remarqué que les fentes qui le partageoient en différentes places, n'étoient que des embraſures de canons & des bateries formidables, j'en aurois été averti par treize coups de canon de 24, tirés ſucceſſivement. C'étoit un ſalut militaire, dont le Général Heath vouloit bien m'honorer au nom des treize États. Jamais honneur n'a été plus impoſant ni plus majeſtueux. Chaque coup de canon, après un long intervalle, étoit renvoyé par la rive oppoſée avec un bruit preſqu'égal à celui de la décharge même. Si l'on ſe rappelle qu'il y a deux ans que Weſtpoint étoit un déſert preſqu'inacceſſible, que ce déſert a été couvert de forteresſes & d'artillerie par un peuple qui, ſix ans auparavant, n'avoit jamais vu de

canons ; ſi l'on réfléchit que le ſort des treize États a dépendu de ce poſte important, & qu'un marchand de chevaux transformé en Général, ou plutôt devenu un héros, toujours intrépide, toujours vainqueur, mais achetant toujours la victoire au prix de ſon ſang ; que cet homme extraordinaire, à la fois l'honneur & l'opprobre de ſa patrie, a vendu & penſé livrer aux Anglois le *palladium* de la liberté Américaine ; ſi l'on rapproche enfin les unes des autres tant de merveilles, dans l'ordre phyſique & dans l'ordre moral, on croira aiſément que ma penſée dut être exercée & que je ne m'ennuyai pas en chemin.

Deſcription de la redoute de Werplank's-point. L'auteur parle de la trahiſon d'Arnold, & de l'endroit où ſon complot fut formé avec le Major André.

Le Général Heath, que ſes affaires avoient retenu à *Weſtpoint*, me donna le Major Liman pour m'accompagner juſqu'à *Werplank's-point* : nous n'y arrivames qu'à midi & demi, après avoir toujours voyagé dans le ſein des montagnes immenſes qui couvrent ce pays, & ne laiſſent d'autre intervalle entr'elles que le lit de la riviere. La plus haute de ces montagnes s'appelle *Antony's-noſe* le nez d'Antoine ; elle s'avance dans la riviere & l'oblige de détourner un peu ſon cours. Avant d'arriver à ce point, on voit à la droite les ruines du fort Clinton. Ce fort, qui tenoit ſon nom du Gouverneur de l'État de New-York, fut attaqué & pris en 1777, par le Général Clinton, lorſ-

qu'il remonta vers Albany pour eſſayer de donner la main à Bourgoygne. C'étoit alors la principale défenſe de la riviere ; on l'avoit conſtruit ſur un rocher, au pied d'une montagne qu'on croyoit inacceſſible, & il étoit encore défendu par une petite *Creek* qui ſe jette dans la grande riviere. Sir Harry Clinton gravit ſur le ſommet de la montagne, portant lui-même le drapeau Britannique qu'il tint toujours élevé, tandis que ſes troupes deſcendoient l'eſcarpement, paſſoient la *Creek* & enlevoient le poſte. La garniſon compoſée de 700 hommes, fut priſe preſque toute entiere. Depuis que la défaite de Bourgoyne & l'alliance avec la France ont changé la face des affaires en Amérique, le Général Washington n'a pas jugé à propos de rétablir le fort Clinton ; il a préféré de placer ſa communication & de concentrer ſes forces à *Weſt-*

point, parce que dans cet endroit, l'*Hudſon* fait un détour qui empêche les vaiſſeaux de le remonter vent arriere ou avec la marée, & que l'île de Conſtitution, qui ſe trouve préciſément à ce détour dans la direction du nord & ſud, eſt parfaitement ſituée pour protéger la chaine qui ferme le paſſage aux vaiſſeaux de guerre.

Cependant les Anglois avoient conſervé un poſte très-important à King's-Ferry. Ils y étoient ſuffiſament fortifiés; de ſorte qu'à l'aide de leurs vaiſſeaux, ils ſe trouvoient maîtres du cours de la riviere dans l'eſpace de plus de cinquante milles, & repouſſaient ainſi vers le nord la communication très-importante des Jerſeys & du Conecticut. Tel étoit l'état des choſes, lorſqu'au mois de Juin 1779, le Général Waine, qui commandoit dans le *Clove* un corps de 1500 hommes, forma le projet

de ſurprendre le fort de *Stoney-Point*. Ce fort conſiſtoit dans un retranchement entouré d'abattis qui couronoient un rocher eſcarpé, & dont le réduit formoit une bonne redoute bien fraiſée. Le Général Waine marcha la nuit ſur trois colonnes : la principale étoit commandée par M. de Fleury qui, ſans tirer un coup de fuſil, força les abattis & les retranchemens, & entra avec les fuyards dans la redoute. L'attaque fut ſi vive de la part des Américains, & l'épouvante fut telle de la part des Anglois, que M. de Fleury, qui étoit entré le premier, ſe trouva en un inſtant chargé d'onze épées qu'on lui avoit remiſes en demandant quartier. On doit ajouter à l'honneur de nos alliés, que de ce moment-là il n'y eut plus une goutte de ſang répandu. Les Américains une fois maîtres de l'une des rives de la riviere, ne tarderent pas à s'aſſurer la poſſeſſion de

l'autre. M. de Gouvion conſtruiſit à *Werplank's-Point* une redoute où nous abordames, & où nos chevaux, par un haſard très-heureux, ſe trouverent arrivés en même temps que nous. Cette redoute eſt d'une forme particuliere, qui n'eſt guere uſitée qu'en Amérique. Le foſſé eſt en dedans du parapet; ce parapet eſt eſcarpé des deux côtés, & fraiſé à la hauteur du cordon; on a pratiqué au-deſſous des logemens pour les ſoldats. Le milieu de l'ouvrage & un réduit conſtruit en bois eſt en forme de tour quarrée; il eſt crénelé par-tout & commande le rempart. Un abattis formé de têtes d'arbres enlacées environne le tout & tient lieu de chemin couvert. On voit aiſément qu'un pareil ouvrage ne peut être inſulté, & qu'il faut abſolument du canon pour le prendre. Or comme celui-ci eſt adoſſé à des montagnes, dont les Américains ſont toujours

les maîtres, il eſt preſqu'impoſſible que les Anglois en faſſent le ſiege. Une *Creek* qui ſe jette dans la riviere d'Hudſon & coule au ſud de cette redoute, en rend la poſition encore plus avantageuſe. Le Colonel *Livingſton*, qui commande à *Kings-Ferry*, s'y eſt établi de préférence à *Stoney-Point*, parce qu'il s'y trouve plus à portée des plaines blanches, où les Anglois font de temps en temps des incurſions. C'eſt un jeune homme aimable & inſtruit; avant la guerre il s'étoit marié en Canada, où il a acquis l'uſage de la langue Françoiſe. En 1775, il fut un des premiers à prendre les armes : il combattit ſous les ordres de Mongomery, & s'empara du fort Chambly, tandis que le premier aſſiégeoit Saint-Jean. Il nous reçut dans ſa petite citadelle avec beaucoup de grace & de politeſſe ; mais pour en ſortir avec les honneurs de la guerre, les loix Américai-

nes exigeoieet que nous fiſſions un déjeûner ; c'étoit le ſecond de la journée : il conſiſta encore en *Beef-Stakes*, accompagné de thé au lait & de quelques bowls de grog ; car la cave du Commandant n'étoit pas mieux fournie que la garderobe des ſoldats : ceux-ci avoient été envoyés dans cette garniſon comme étant les plus mal vêtus de l'Armée Américaine ; ainſi on peut ſe faire une idée de leur habillement.

Vers deux heures après midi nous paſſames de l'autre côté de la riviere, & nous nous arrêtames pour examiner les fortifications de *Stoney-Point*. Les Américains les ayant trouvé trop étendues, les ont reſſerrées, & les ont reduites à une redoute a peu près pareille à celle de Werplank, mais pas tout-à-fait ſi bonne. Là je pris congé de M. *Livingſton* :

il me donna un guide pour me rendre à l'armée, & je me mis en chemin, précédé par M. M. de Noailles, de Damas & de Mauduit, qui voulurent joindre M. de la Fayette dès le ſoir même, quoiqu'il leur reſtât encore trente milles à faire & de très-mauvais chemins à paſſer. Cette impatience convenoit à merveille à leur âge; mais les nouvelles que j'avois raſſemblées, m'ayant prouvé que l'armée ne pouvoit ſe mettre en mouvement que le lendemain, je me décidai à m'arrêter en chemin, content de profiter du peu de jour qui me reſtoit pour faire encore dix ou douze milles. En m'éloignant de la riviere, je me retournois ſouvent pour jouir encore du magnifique ſpectacle qu'elle offre en cet endroit, où elle élargit tellement ſon lit, qu'en regardant du côté du ſud on croit voir un lac immenſe, tandis que celui du nord n'of-

fre que l'aſpect d'un fleuve majeſtueux. On me fit remarquer une eſpece de promontoire, d'où le Colonel Livingſton penſa prendre avec une ſeule piece de canon la frégate le *Vautour*, qui avoit conduit *André*, & qui attendoit *Arnold*. Cette frégate s'étant trop approchée du rivage, échoua à marée baſſe; le Colonel en avertit Arnold, & lui demanda deux pieces de gros canon, aſſurant qu'il les placeroit de façon à la couler bas: Arnold éluda la propoſition ſous de vains prétextes; de ſorte, que le Colonel ne put conduire qu'une ſeule piece de 4, qui étoit alors dans la redoute de *Verplank*. Cette piece prolongeoit le vaiſſeau de l'avant à l'arriere, & lui faiſoit tant de dommage, que s'il ne s'étoit pas relevé avec le flot, il auroit été obligé d'amener. Le lendemain le Colonel Livingſton ſe trouvant ſur le rivage, vit paſſer

Arnold dans ſa barque, comme il deſcendoit la riviere pour gagner la frégate. Il aſſure qu'il en conçut un tel ſoupçon, que s'il avoit eu à portée de lui ſes bateaux de garde, il auroit été ſur le champ le joindre & lui demander où il alloit. Il eſt vraiſemblable que cette queſtion l'auroit jetté dans l'embaras, & qu'alors le Colonel Livingſton ſe fût confirmé dans ſes ſoupçons & l'eût arrêté.

Arnold & ſa trahiſon occupoient encore ma penſée, lorſque mon chemin me conduiſit à cette fameuſe maiſon de *Smith* où il eut ſon entrevue avec André, & où il forma ſon affreux complot. C'eſt dans cette maiſon qu'ils paſſerent la nuit enſemble, & qu'André changea de vêtement: c'eſt là que la liberté de l'Amérique fut marchandée & vendue; & c'eſt là que le haſard, qui décide toujours des plus grands intérêts, déconcerta cet horrible

projet, & que ſatisfait d'immoler l'imprudent André, il ne prévint le crime qu'en ſauvant le criminel. En effet, André repaſſoit tranquillement la riviere pour ſe rendre à New-York par les plaines blanches, ſi les coups de canon tirés ſur la frégate, ne lui avoient fait craindre de rencontrer les troupes Américaines. Il crut, à la faveur de ſon déguiſement, trouver plus de ſûreté ſur la rive droite; à quelques milles de là il fut arrêté, à quelques milles plus loin il trouva la potence.

Smith, plus que ſoupçonné, mais non convaincu d'avoir eu part à ce complot, eſt encore dans les priſons, où la loi le défend contre la juſtice. Mais ſa maiſon paroit avoir éprouvé le ſeul châtiment dont elle ſoit ſuſceptible; elle eſt punie par la ſolitude: en effet elle eſt tellement abandonnée, qu'il n'y eſt pas même reſté un ſeul gardien, quoiqu'il y ait une groſ-

ſe ferme qui en dépende. Je pourſuivis mon chemin, mais ſans y pouvoir donner aſſez d'attention pour en conſerver la mémoire. Je me ſouviens ſeulement qu'il étoit auſſi ténébreux que mes penſées : il me conduiſit dans une vallée profonde, toute couverte de cyprès ; un torrent y couloit à travers des rochers ; je le traverſai & bientôt après la nuit ſurvint. Il me fallut faire encore quelques milles pour parvenir à une auberge, où je fus paſſablement logé. Cette auberge eſt ſituée dans le *Haverſtraw* ; elle appartient à un autre *Smith*, mais qui n'a rien de commun avec le premier : il m'aſſura qu'il étoit bon Whig, & comme il me donna un aſſez bon ſouper, je le crus aiſément.

Description de la grande cataracte, connue sous le nom de Totohaw-Fall.

Je poursuivois mon chemin, causant avec M. Mac-Henry, lorsqu'un bruit considérable que j'entendis, m'avertit que je n'étois pas loin de la grande cataracte, connue sous le nom de *Totohaw-Fall*. J'étois partagé entre l'impatience de voir cette curiosité, & celle de me trouver auprès du Général Washington; mais M. Mac-Henry m'ayant dit que je n'aurois pas à me détourner de deux cens pas pour voir la cataracte, je voulus profiter du beau jour qui luisoit encore, & effectivement je n'eus pas fait cent pas hors du chemin, que j'eus l'étonnant spectacle d'une grande riviere qui se précipite de soixante-dix pieds de haut, & s'engouffre ensuite dans le creux d'un rocher qui semble l'engloutir, mais d'où elle s'échape en tournant

tout court à droite, comme ſi elle s'enfuyoit par une porte dérobée. Il me paroit impoſſible de donner une idée de cette chûte d'eau autrement que par un deſſin figuré. Eſſayons cependant de commencer le tableau, & laiſſons à l'imagination le ſoin de l'achever : c'eſt la rivale de la nature, c'eſt quelquefois auſſi ſon amie & ſon interprete. Qu'on ſe figure donc une riviere qui coule entre des montagnes couvertes de ſapins, dont le verd foncé contraſte avec la couleur de ſes eaux, & en rend le cours plus majeſtueux ; qu'on ſe repréſente enſuite un immenſe rocher qui lui fermeroit tout paſſage, ſi par quelque tremblement de terre, où toute autre révolution ſouterraine, il n'avoit pas été ouvert en pluſieurs endroits de ſa cime à ſa baſe, formant ainſi de longues crevaſſes parfaitement verticales. L'une de ces crevaſſes dont on ne connoit pas la profon-

deur, peut avoir vingt-cinq ou trente pieds d'ouverture. C'eſt dans cette eſpece de cuve que la riviere, ayant franchi une partie du rocher, ſe précipite avec fracas; mais comme ce rocher traverſe tout ſon lit, elle ne peut ſortir que par celle des deux extrêmités qui lui offre une iſſue. Là ſe préſente un autre obſtacle; un nouveau rocher s'oppoſe à ſa fuite, & elle eſt obligée de former un angle droit pour tourner tout court ſur la gauche. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt qu'après ſon épouvantable chûte, elle n'écume, ne bouillonne, ni ne tournoie, mais ſort tranquillement par le chemin qui lui eſt ouvert, & gagne en ſilence une vallée profonde, d'où elle pourſuit ſa route vers la mer. Ce calme parfait, après un mouvement ſi rapide, ne peut être expliqué que par l'énorme profondeur de l'antre où elle s'engloutit, & par le frote-

ment extrême qu'elle éprouve dans un eſpace auſſi ſerré. Je n'ai point eſſayé le rocher à l'eau forte ; mais comme on ne trouve point de pierre calcaire dans ce pays, je le crois de roche dure & de la nature du quartz : mais il offre une particularité digne d'attention, c'eſt que toute ſa ſurface eſt guillochée, c'eſt-à-dire creuſée par petits carreaux comme les anciennes boîtes de Maubois. Etoit-il dans un état de fuſion lorſqu'il a été ſoulevé du ſein de la terre & qu'il a bouché le paſſage de la riviere ? Ces fentes verticales, ces gerçures à la ſurface, ſont-elles un effet du refroidiſſement ? c'eſt ce que je laiſſe aux ſavans à examiner. Je dirai ſeulement qu'il n'offre rien de volcanique, & que dans tout ce pays-là on ne voit nulle trace de volcan, du moins de ceux qui ſont poſtérieurs aux dernieres époques de la nature.

Portrait & caractere du Général Washington.

Ce ſeroit ici le lieu convenable pour placer le portrait du Général Washington ; mais qu'eſt-ce que mon propre témoignage pourroit ajouter à l'idée qu'on a de lui ? L'Amérique ſeptentrionale, depuis Boſton juſqu'à Charles-Town, eſt un grand livre où chaque page offre ſon éloge. Je ſais qu'ayant eu l'occaſion de le voir de près & de l'obſerver, on peut attendre de moi quelques détails plus particuliers ; mais ce qui caractériſe le mieux cet homme reſpectable, c'eſt l'accord parfait qui regne entre les qualités phyſiques & morales qui compoſent ſon individu. Une ſeule peut faire juger des autres. Si on vous préſente des médailles de Céſar, de Trajan ou d'Alexandre, vous pouvez en voyant les traits de leur viſage, demander encore quelle étoit leur taille &

la forme de leur corps ; mais ſi vous découvrez parmi des ruines la tête ou quelque membre d'un *Apollon* antique, ne vous inquiétez pas des autres parties, & ſoyez ſûr que tout le reſte eſt d'un Dieu. Que cette comparaiſon ne ſoit pas attribuée à l'enthouſiaſme, je ne veux rien exagérer ; je veux exprimer ſeulement l'impreſſion que le Général Washington m'a laiſſée ; cette idée d'un enſemble parfait, qui ne peut être produite par l'enthouſiaſme, qui le repouſſeroit plutôt, puiſque le propre de la proportion eſt de diminuer l'idée de la grandeur. Brave ſans témérité, laborieux ſans ambition, généreux ſans prodigalité, noble ſans orgueil, vertueux ſans ſévérité, il ſemble toujours s'être arrêté en deçà de cette limite, où les vertus, en ſe revêtant de couleurs plus vives, mais plus changeantes & plus douteuſes, peuvent être priſes

pour des défauts. Voici la ſeptieme année qu'il commande l'armée & qu'il obéit au Congrès ; c'eſt en dire aſſez, ſur-tout en Amérique, où l'on ſait tous les éloges que ce ſimple expoſé renferme. Qu'on répete que Condé fut hardi, Turenne prudent, Eugene adroit, Catinat déſintéreſſé, ce ne ſera pas ainſi qu'on caractériſera Washington. On dira : *à la fin d'une longue guerre civile il n'eut rien à ſe reprocher.* Si quelque choſe peut être encore plus merveilleux qu'un pareil caractere, c'eſt l'unanimité des ſuffrages en ſa faveur ; guerrier, magiſtrat, peuple, tous l'aiment & l'admirent ; tous ne parlent de lui qu'avec tendreſſe & vénération. Exiſte-t-il donc une vertu capable d'enchaîner l'injuſtice des hommes ; ou la gloire & le bonheur ſont-ils encore trop récemment établis en Amérique, pour que l'envie ait daigné paſſer les mers ?

Je n'ai point exclu les formes extérieures, en parlant de cet enſemble parfait dont le Général Washington offre l'idée. Sa taille eſt noble & élevée, bien priſe & exactement proportionnée; ſa phyſionomie douce & agréable, mais telle qu'on ne parlera en particulier d'aucun de ſes traits, & qu'en le quittant il reſtera ſeulement le ſouvenir d'une belle figure. Il n'a l'air ni grave ni familier; on voit quelquefois ſur ſon front l'impreſſion de la penſée, mais jamais celle de l'inquiétude; en inſpirant le reſpect il inſpire la confiance, & ſon ſourire eſt toujours celui de la bienveillance.

C'eſt ſur-tout au milieu des Officiers Généraux de ſon armée qu'il eſt intéreſſant de le voir. Général dans une république, il n'a pas le faſte impoſant d'un Maréchal de France qui donne *l'ordre*; héros dans une république, il excite une autre ſorte

de reſpect, qui ſemble naître de cette ſeule idée, que le ſalut de chaque individu eſt attaché à ſa perſonne. Au reſte, je dois dire dans cette occaſion, que les Officiers-Généraux de l'armée Américaine ont un maintien très-militaire & très-décent ;] que même tous les Officiers que leurs fonctions mettent en évidence, joignent beaucoup de politeſſe à beaucoup de capacité ; enfin, que le quartier général de cette armée n'offre l'image ni de l'inexpérience ni du beſoin. Quand on voit le bataillon des gardes du Général campé dans l'enceinte de ſa maiſon, neuf chariots deſtinés à porter ſes équipages rangés dans ſa cour, un grand nombre de palefreniers gardant de très-beaux chevaux appparte-nans aux Officiers généraux & à leurs Aides de camp ; lorſqu'on obſerve l'ordre parfait qui regne dans cette enceinte, où les gardes ſont exactement poſés, & où

les tambours batent un réveil & une retraite particuliere ; on eſt tenté d'appliquer aux Américains ce que Pyrrhus diſoit des Romains : *en vérité ces gens-là n'ont rien de barbare dans leur diſcipline.*

Converſation entre l'Auteur & M. Samuel Adams ſur la conſtitution des Etats-unis de l'Amérique.

Maintenant je me hâte de retourner à Philadelphie, où je n'eus à mon arrivée que le temps de m'habiller, pour aller dîner avec le Chev. de la Luzerne, & mes compagnons de voyage, chez M. Huntington, Préſident du Congrès. Madame Huntington, groſſe femme d'aſſez bonne mine, déja d'un certain âge, fit les honneurs du dîner, c'eſt-à-dire qu'elle ſervit tout le monde, & ne parla à perſonne. Je ne reſtai pas long-temps après

le dîner, parce que j'avois un petit rendez-vous en bonne fortune, auquel je ne voulois pas manquer. On trouvera ſans doute qu'il vient fort à propos pour jeter quelque variété dans ce journal ; mais je dois avouer que ce rendez-vous étoit avec M. Samuel Adams. Nous nous étions promis à notre derniere entrevue de prendre une ſoirée pour cauſer tranquillement tête-à-tête, & celle-ci avoit été choiſie. Notre entretien commença par un article dont il auroit pu s'épargner la diſcuſſion ; c'eſt la juſtice de la cauſe qu'il ſoutient. Je crois fermement que le Parlement d'Angleterre n'avoit aucun droit de taxer l'Amérique ſans ſon conſentement ; mais je crois encore plus que lorſqu'un peuple entier dit : *je veux être libre*, il eſt difficile de lui démontrer qu'il a tort. Quoi qu'il en ſoit, M. Adams me prouva d'une maniere très-ſatisfaiſante que la nou-

velle Angleterre, qui comprend les états de Maſſachuſſet, New-Hampshire, Connecticut & Rhode-Island, n'avoit été peuplée dans aucune vue de commerce & d'agrandiſſement, mais ſeulement par des particuliers qui fuyoient la perſécution, & cherchoient au bout du monde un aſyle où il leur fût libre de vivre ſelon leurs opinions; que c'étoit de leur propre mouvement que ces nouveaux colons s'étoient mis ſous la protection de l'Angleterre; que les rapports mutuels qui naiſſoient de cette connexion, avoient été imprimés dans les chartes, & que jamais le droit d'impoſer où d'exiger un revenu quelconque n'y avoit été compris.

De cet objet nous paſſames à un autre plus intéreſſant, c'eſt la forme de gouvernement qu'il convenoit de donner à chaque Etat; car ce n'eſt qu'en faveur de l'avenir qu'il faut s'occuper du paſſé. La

révolution eſt faite, & la république commence ; celle-ci eſt un enfant qui vient de naître, il s'agit de le nourrir & de l'élever. Je témoignai à M. Adams quelqu'inquiétude ſur les baſes qu'on avoit priſes en formant les nouvelles conſtitutions, particuliérement celle de Maſſachuſſet. Chaque citoyen, lui dis-je, chaque homme qui paye les impoſitions, a droit de voter dans l'élection des repréſentans, leſquels forment le corps législatif, & ce qu'on peut appeler *le Souverain*. C'eſt très-bien pour le moment préſent, parce que tout citoyen eſt à peu près également aiſé, ou peut le devenir en peu de temps ; mais les ſuccès du commerce, & même ceux de l'agriculture introduiront parmi vous les richeſſes, & les richeſſes ameneront l'inégalité des fortunes & des propriétés. Or, par-tout où cette inégalité exiſtera, la véritable force ſera tou-

jours du côté de la propriété ; de ſorte que ſi l'influence dans le gouvernement n'eſt pas meſurée ſur cette propriété, il y aura toujours une contradiction, un combat entre la forme du gouvernement & ſa tendance naturelle ; le droit ſera d'un côté & la force de l'autre : alors la balance ne pourra plus exiſter qu'entre ces deux points également dangereux, l'ariſtocratie & l'anarchie. D'ailleurs la valeur idéale des hommes n'eſt jamais que comparative ; un particulier ſans biens eſt un citoyen mal aiſé, quand l'Etat eſt pauvre ; placez un riche auprès de lui, il devient un manant. Que deviendra donc un jour le droit d'élection dans cette claſſe de citoyens ? la ſource des troubles civils, ou celle de la corruption, peut-être même toutes les deux à la fois. Voici à peu près la réponſe de M. Adams. Je ſens très-bien la force de vos objections ; nous

ne ſommes pas ce que nous devons être; ainſi nous devons travailler plutôt pour l'avenir que pour le moment actuel. Je fais bâtir une maiſon de campagne, & j'ai des enfans en bas âge, ſans doute je dois diſpoſer leurs logemens pour le temps où ils ſeront grands & où ils ſe marieront. Mais nous n'avons pas négligé cette précaution. Premiérement, je dois vous dire que notre nouvelle conſtitution a été propoſée & acceptée de la maniere la plus légale dont il y ait eu d'exemple depuis Lycurgue. Un comité choiſi parmi les membres du corps législatif, alors exiſtant, & qu'on pouvoit regarder comme un gouvernement proviſionel, fut nommé pour travailler à la confection des nouvelles loix. Dès qu'il eut rédigé ſon plan, on demanda à chaque comté ou diſtrict de nommer un comité pour examiner ce plan. Il leur étoit recommandé de le renvoyer

au bout d'un certain temps avec leurs obſervations. Ces obſervations ayant été diſcutées par le premier comité, & les changemens jugés néceſſaires ayant été faits, on renvoya le projet à chaque comité particulier. Lorſqu'ils l'eurent tous approuvé, ils reçurent ordre de le communiquer au peuple *at large*, c'eſt-à-dire en général, & de lui demander ſon ſuffrage. Si les deux tiers des votans l'approuvoient, il devoit avoir force de loi, & être regardé comme l'ouvrage du peuple même. On compta juſqu'à vingt-deux mille ſuffrages, parmi leſquels une beaucoup plus grande proportion que les deux tiers fut en faveur de la nouvelle conſtitution. Or voici ſur quels principes elle a été établie. Un Etat n'eſt libre que lorſque chaque citoyen n'eſt obligé par aucune loi quelconque, à moins qu'il ne l'ait approuvée, ou par lui-même, ou par ſes repréſentans; mais

pour

pour repréſenter un autre homme, il faut avoir été élu par lui; donc tout citoyen doit avoir part aux élections. D'un autre côté, ce ſeroit inutilement que le peuple auroit le droit d'élire ſes repréſentans, s'il étoit aſtreint à ne les choiſir que dans une claſſe particuliere. Il a donc fallu ne pas exiger une trop grande propriété, pour acquérir le droit d'être *repréſentant du peuple.* Ainſi la chambre des repréſentans, qui forme le corps législatif & le véritable *Souverain*, eſt le peuple même repréſenté par ſes délégués. Juſqu'ici le gouvernement eſt purement démocratique; mais c'eſt la volonté du peuple permanente & éclairée qui doit faire loi, & non les paſſions, les ſaillies, auxquelles il n'eſt que trop ſujet. Il eſt néceſſaire de modérer ſes premiers mouvemens, de le forcer à l'examen ou à la réflexion. C'eſt l'emploi important qui a été confié au

gouverneur & à ſon conſeil, leſquels repréſentent parmi nous le pouvoir négatif, qui exiſte en Angleterre dans la chambre haute & dans la couronne même; à cette différence ſeulement, que dans notre nouvelle conſtitution, le gouverneur & le conſeil peuvent bien ſuſpendre la publication d'une loi & en demander un nouvel examen; mais ſi ces formes ſont remplies, ſi après ce nouvel examen le peuple perſiſte dans ſa réſolution, & qu'alors il n'y ait plus une ſimple majorité de ſuffrages, mais les deux tiers en faveur de la loi, le gouverneur & le conſeil ſont obligés de lui donner leur ſanction. Ainſi ce pouvoir modere l'autorité du peuple ſans la détruire; & l'organiſation de notre république eſt telle, qu'elle empêche les reſſorts de ſe briſer par un mouvement trop vif, ſans jamais arrêter tout-à-fait ce mouvement. Or, c'eſt ici que nous avons

rendu à la propriété tous ſes privileges. Il faut avoir un fonds de terre aſſez conſidérable, pour élire un membre du conſeil; il faut en avoir un encore plus conſidérable pour être élu. Ainſi, la démocratie eſt pure & entiere dans l'aſſemblée qui repréſente le *Souverain;* & l'ariſtocratie, ou ſi l'on veut l'optimatie, ne ſe trouvent que dans le pouvoir modérateur, où elle eſt d'autant plus néceſſaire, qu'on ne veille jamais mieux ſur l'état, que lorſqu'on a de grands intérêts liés à ſa deſtinée. Quant au pouvoir de commander les armées, il ne doit réſider ni dans un grand nombre, ni même dans un petit nombre d'hommes: le gouverneur ſeul peut donc employer les forces de terre & de mer ſuivant le beſoin; mais les forces de terre conſiſteront uniquement dans la milice; & comme elle eſt le peuple même, elle ne peut agir contre le peuple.

Telle fut l'idée que M. Adams me

donna de ſon propre ouvrage, car c'eſt lui qui a eu la plus grande part à la confection des nouvelles loix. On aſſure pourtant qu'avant d'employer ſon crédit à les faire accepter, il a fallu combattre ſa propre opinion, & le ramener des ſyſtêmes dans leſquels il aimoit à s'égarer, à des projets moins ſublimes & plus pratiquables. On a reproché ſouvent à ce citoyen, d'ailleurs très-reſpectable, de conſulter ſa bibliotheque plutôt que les circonſtances actuelles, & de paſſer toujours par les Grecs & les Romains pour arriver aux Whigs & aux Torys. Si cela eſt vrai, je dirai que l'étude a auſſi ſes inconvéniens, mais qu'il faut que ce ſoit les moindres de tous, puiſque M. Samuel Adams, autrefois ennemi des troupes réglées, & partiſan outré de la démocratie, emploie maintenant toute ſon influence à ſoutenir une armée & à établir un gou-

vernement mixte. Quoi qu'il en ſoit, je ſortis très content de cette converſation, qui ne fut interrompue que par un verre de vin de Madere, une taſſe de thé & un ancien Général Américain, qui eſt maintenant membre du Congrés & qui loge avec M. Adams.

Portrait & caractere de M. Benezet, *Quaker ; converſation entre lui & l'Auteur. -- Réflexions particulieres de l'Auteur d'après cette converſation. -- L'Auteur aſſiſte au ſervice religieux tant des Quakers que des Anglicans.*

Il falloit bien que notre jeuneſſe ſe reposât de ſes voyages & de ſes veilles, auſſi ne parut-elle pas au déjeûner. Elle fut remplacée par un vieux Quaker appellé *Benezet*, dont la petite taille, la figure humble & meſquine, faiſoient un parfait contraſte avec M. Pendelton. Ce M. Benezet peut être regardé plutôt comme

le modele que comme l'échantillon de la ſecte des Quakers. Occupé uniquement du bien des hommes, ſa charité & ſa généroſité lui attirerent une grande conſidération dans des temps plus heureux, où les vertus ſeules ſuffiſoient pour illuſtrer un citoyen. Maintenant le bruit des armes empêche d'entendre les ſoupirs de la charité, & l'amour de la patrie a prévalu ſur celui de l'humanité. Cependant Benezet exerce toujours ſa bienfaiſance; il venoit demander des éclairciſſemens ſur les nouvelles méthodes inventées en France pour rapeler les noyés à la vie: je lui promis non-ſeulement de les lui envoyer de Newport, mais de lui faire parvenir une boîte pareille à celle que notre gouvernement a fait diſtribuer dans les ports de mer. La confiance s'étant établie entre nous, nous vînmes à parler des malheurs de la guerre, & il me dit: „ mon

„ami, je ſais que tu es homme de lettres „& membre de l'Académie Françoiſe : les „gens de lettres ont écrit beaucoup de bon„nes choſes, depuis quelque temps ; ils „ont attaqué les erreurs & les préjugés, „l'intolérance ſur-tout ; eſt-ce qu'ils ne „travailleront pas à dégoûter les hommes „de la guerre, & à les faire vivre entr'eux „comme des freres ou des amis ? „ Tu ne te trompes pas, mon ami, lui répondis-je, lorſque tu fondes quelqu'eſpérance ſur les progrès des lumieres & de la philoſophie. Pluſieurs mains actives travaillent au grand édifice du bonheur public ; mais inutilement s'occupera-t-on d'en achever quelques parties, tant qu'il manquera par la baſe ; & cette baſe, tu l'as dit, eſt la paix générale. Quant à l'intolérance & la perſécution, il eſt vrai que ces deux ennemies du genre humain ne ſont pas encore liées par des chaînes aſſez fortes ;

mais je te dirai un mot à l'oreille dont tu ne ſaiſiras peut-être pas toute la force, quoique tu ſaches très-bien le François : *elles ne ſont plus à la mode*; je les croirois même prêtes à être anéanties, ſans quelques petites circonſtances dont tu n'es pas inſtruit ; c'eſt qu'on empriſonne quelquefois ceux qui les attaquent, & qu'on donne des abbayes de cent mille livres de rente à ceux qui les favoriſent. Cent mille livres de rente ; reprit Benezet, il y a là de quoi bâtir des hôpitaux & établir des manufactures : c'eſt ſans doute l'uſage qu'ils font de leurs richeſſes. Non, ami, lui répondis-je, la perſécution a beſoin d'être ſoudoyée ; cependant il faut avouer qu'ils la payent aſſez mal, & que les plus magnifiques des perſécuteurs ſe contentent de donner mille ou douze cens livres de penſion à quelques poëtes ſatyriques, ou à quelques journaliſtes ennemis des lettres.

dont les ouvrages ſe liſent beaucoup & ſe vendent très peu. Mon ami, me dit le Quaker, c'eſt une étrange choſe que la perſécution; j'ai peine encore à croire ce qui m'eſt arrivé à moi-même. Mon pere étoit François, & je ſuis né dans ton pays. Il y a maintenant ſoixante ans qu'il fut obligé de chercher un aſyle en Angleterre, emmenant avec lui ſes enfans, le ſeul tréſor qu'il ait pu ſauver dans ſon malheur. La juſtice, ou ce que l'on appelle ainſi dans ta patrie, le fit pendre en effigie, parce qu'il expliquoit l'évangile différemment que tes prêtres. Mon pere ne fut guere plus content de ceux de l'Angleterre : il voulut s'éloigner de toute hiérarchie, & vint s'établir dans ce pays-ci, où j'ai mené une vie heureuſe juſqu'à ce que la guerre ſe ſoit allumée. Il y a longtemps que j'ai oublié toutes les perſécutions que ma famille a éprouvées. J'aime

ta nation, parce qu'elle eſt douce & ſenſible ; & pour toi, mon ami, je ſais que tu ſers l'humanité autant qu'il eſt en ton pouvoir. Quand tu ſeras en Europe, engage tes confreres à te ſeconder, & en attendant, permets que je mette ſous ta protection nos freres de Rhode-Island. Alors il me recommanda en détail les Quakers qui habitent cet état, & qui ne laiſſent pas d'être en aſſez grand nombre ; puis il prit congé de moi, en me demandant la permiſſion de m'envoyer quelques pamphlets de ſa façon, la plupart faiſant l'apologie de ſa ſecte. Je l'aſſurai que je les lirois avec grand plaiſir, & il ne manqua pas de me les envoyer le lendemain matin.

De quelque ſecte que ſoit un homme brûlant de zele & d'amour pour l'humanité, c'eſt, il n'en faut pas douter, un être reſpectable ; mais j'avouerai qu'il eſt

difficile de faire réfléchir ſur la ſecte en général l'eſtime qu'on ne peut refuſer à quelques individus. La loi que pluſieurs d'entr'eux obſervent, de ne dire, ni *vous*, ni *monſieur*, eſt loin de leur donner un ton de ſimplicité & de candeur. Je ne ſais ſi c'eſt pour compenſer cette eſpece de ruſticité, qu'ils ont ſouvent un ton miéleux & patelin, qui eſt tout-à-fait Jéſuitique. Leur conduite ne dément pas non plus cette reſſemblance. Couvrant du manteau de la religion leur indifférence pour le bien public, ils épargnent le ſang, il eſt vrai, ſur-tout le leur, mais ils excroquent l'argent des deux partis, & cela ſans aucune pudeur, & ſans aucun ménagement. C'eſt une opinion reçue dans le commerce, qu'il faut ſe défier d'eux, & cette opinion eſt fondée. Elle le ſera encore davantage par

la ſuite. En effet, rien ne peut être pis que l'enthouſiaſme dans ſa décadence ; car que peut-on lui ſubſtituer, ſi ce n'eſt l'hipocriſie ? Ce monſtre ſi connu en Europe, ne trouve que trop d'accès dans toutes les religions ; mais il n'en avoit pas dans une aſſemblée de jeunes femmes, qui étoient invitées comme moi à prendre du thé chez Madame Cunningham. Elles étoient bien miſes, paroiſſoient avoir envie de plaire, & il faut croire que leur ſentiment ſecret ne démentoit pas leur extérieur. La maitreſſe de la maiſon eſt aimable, & parle avec grace & intérêt. En tout cette aſſemblée me retraçoit aſſez bien celles de Geneve & de Hollande, où l'on trouve de la gaité ſans indécence, & de l'envie de plaire ſans coquéterie.

Le dimanche 10, j'avois réſolu de faire un cours de cultes & d'égliſes. Malheureuſement les différentes ſectes, qui ne s'ac-

cordent ſur aucun autre point, ont pris la même heure pour aſſembler les fideles ; ainſi je ne pus voir dans la matinée que l'aſſemblée des Quakers, & dans l'après-midi que celle des Anglicans. La ſalle où les Quakers ſe réuniſſent eſt quarrée ; il y a de tous les côtés & paralellement aux quatre murs, des bancs & *des prie-Dieu*, de ſorte qu'on eſt placé les uns vis-à-vis des autres, ſans autel ni chaire, qui fixent l'attention. Lorſqu'on s'aſſemble, quelque ancien fait uue priere in-promptu, & telle qu'elle lui vient dans l'eſprit ; puis on garde le ſilence, juſqu'à ce qu'un homme ou une femme ſoit inſpirée & ſe leve pour parler. Il faut croire les voyageurs ſur leur parole, quelqu'extraordinaires que ſoient leurs récits. Comme l'Arioſte, je raconterai des prodiges : *Dirò meraviglia* ; mais il eſt ſûr que j'arrivai dans le moment où une femme venoit de ſe taire.

Un homme la remplaça, & parla fort bêtement ſur la grace intérieure, l'illumination qui vient de l'eſprit, & tous les autres dogmes de ſa ſecte, qu'il rabâcha beaucoup & ſe garda bien d'expliquer: enfin ſon diſcours finit au grand contentement des freres & des ſœurs qui avoient tous l'air diſtrait & ennuyé. Après un demi quart d'heure de ſilence, un vieillard ſe mit à genoux, & nous débita une fort plate priere, après laquelle il congédia l'auditoire.

En ſortant de cette triſte & agreſte aſſemblée, le *ſervice* des Anglicans me parut une eſpece d'*opéra*, tant pour la muſique que pour les décorations. Une belle chaire placée devant un bel orgue; un beau miniſtre dans cette chaire, liſant, parlant, chantant avec une grace toute théatrale; des jeunes femmes répondant mélodieuſement du parterre & des loges, car les

deux tribunes latérales ſont des eſpeces de loges ; un chant doux & agréable, alterné par de très-bonnes ſonates jouées ſur l'orgue : tout cela comparé aux Quakers, aux Anabaptiſtes, aux Presbytériens, &c. me paroiſſoit plutôt un petit paradis que le chemin du paradis. Cependant ſi l'on conſidere tant de ſectes différentes, ou ſéveres, ou frivoles, mais toutes impérieuſes, toutes excluſives, on croit voir les hommes lire dans le grand livre de la nature, comme *Montauciel* dans ſa leçon : on a écrit, *vous êtes un blanc-bec*, & il lit toujours *trompette bleſſée*. Sur un milion de chances, il n'en exiſte pas une pour qu'il devine une ligne d'écriture ſans ſavoir épeler ſes lettres : toutefois s'il vient à implorer votre ſecours, gardez-vous de l'accorder ; il vaut mieux le laiſſer dans l'erreur que de ſe couper la gorge avec lui.

Assemblée ou bal. -- L'ordre qui y est établi. -- Propos plaisans d'un manager, *ou maître de cérémonies de ces assemblées ou bals, à une demoiselle qui dans une contre-danse avoit oublié son tour pour figurer.*

Apres cela, concluez du particulier au général, jugez des peuples par quelqu'échantillon, & établissez des principes sans exception.

L'assemblée ou le bal de souscription, dont je dois rendre compte, vient ici tout à propos. A Philadelphie, comme à Londres, à Bath, à Spa, &c. il y a des especes de redoutes où la jeunesse danse, & où ceux à qui cet amusement ne convient pas, jouent à différens jeux de cartes. Mais à Philadelphie les jeux de commerce sont les seuls permis. Un *manager*, ou maître de cérémonies, préside à ces amusemens méthodiques: il présente aux danseurs & aux danseuses des billets pliés qui

por-

portent chacun un numéro; ainſi c'eſt le ſort qui décide du partner ou de la partner qu'on aura & qu'il faudra garder le reſte de la ſoirée. Toutes les danſes ſont prévues & arrangées d'avance; & on appele les danſeurs chacun à ſon tour. Ces danſes ont comme les *toaſts* que l'on boit à table, des raports marqués avec la politique. L'une s'appele *le ſuccès de la campagne*, l'autre *la défaite de Burgoyne*, une troiſieme *la retraite de Clinton. Les managers* ſont ordinairement choiſis parmi les officiers les plus diſtingués de l'armée; maintenant cette place importante eſt confiée au colonel Wilkinſon, qui eſt auſſi clothier, c'eſt-a-dire chargé de l'habillement des troupes. Le colonel Mitchel, petit-homme, gros & court, âgé de cinquante ans, grand connoiſſeur en chevaux, & qui avoit derniérement l'entrepriſe des voitures, tant pour l'armée

Américaine que pour l'armée Françoiſe, étoit ci-devant *manager*; mais quand je l'ai vu, il venoit de ſortir de magiſtrature, & danſoit comme un ſimple citoyen. On prétend qu'il exerçoit ſon emploi avec beaucoup de ſévérité, & on raconte qu'une demoiſelle qui figuroit dans une contre-danſe, ayant oublié ſon tour parce qu'elle cauſoit avec une de ſes amies, il s'approcha d'elle & lui dit tout haut : *allons donc, Mademoiſelle, prenez garde à ce que vous faites; eſt-ce que vous croyez être là pour votre plaiſir?*

L'auteur ſéjourne à Rhynbeek, *vante l'auberge appellée Thoma'ſiun : ſa converſation avec M. Thomas ſon hôte, ſur la maniere d'avoir ſes chevaux du Canada. Extrême fécondité des environs de Rhynbeek. Opinion de M. Thomas que rien ne ſeroit plus facile & plus utile que la conquête du Canada.*

A peine eſt-on ſorti de Strasbourg, qu'on entre dans le Town-ſhip de *Rhynbeek.* Il eſt inutile de faire remarquer que tous ces noms décelent une origine Allemande. A Rhynbeek, perſonne ne ſortit de ſa maiſon pour m'inviter à diner ; mais la neige mêlée de grêle étoit ſi froide, & j'étois tellement fatigué de ſoutenir mon cheval ſur le verglas, que je me ſerois toujours arrêté dans cet endroit, quand même je n'y aurois pas été invité par la belle apparence de l'auberge appellée *Thoma'ſiun.* Il n'étoit cependant que deux heures & demie ; mais voyant que

j'avois déja fait vingt-trois milles, que la maiſon étoit bonne, le feu bien allumé, l'hôte un grand homme de bonne mine, chaſſeur, maquignon, & diſpoſé à cauſer, je me décidai, ſelon l'expreſſion angloiſe, *à dépenſer* là tout le reſte de la journée. Voici tout ce que j'ai tiré de plus intéreſſant de ma converſation avec M. Thomas. En temps de paix, il faiſoit un grand commerce de chevaux qu'il achetoit en Canada, & qu'il envoyoit a New-York pour les faire paſſer aux Indes occidentales. Il eſt preſque incroyable avec quelle facilité on fait ce commerce en hiver. Il m'a aſſuré qu'une fois il n'avoit mis que quinze jours pour aller à Montréal, & en ramener ſoixante-quinze chevaux qu'il y avoit achetés. C'eſt qu'on va toujours tout droit, traverſant ſur la glace le lac George, & ſur la neige, le déſert qui eſt entre ce lac & Montreal.

Les chevaux du Canada marchent aiſément dix-huit ou vingt heures par jour, & deux ou trois hommes montés ſuffiſent pour en chaſſer une centaine devant eux. „C'eſt moi, ajouta M. Thomas, qui ai „fait, ou plutôt qui ai rétabli la fortune de „ce coquin d'Arnold. Il avoit mal con„duit ſes affaires dans le petit commerce „qu'il faiſoit à New-Haven; je lui per„ſuadai d'acheter des chevaux en Canada, „& de les aller vendre lui-même à la Ja„maïque. Cette ſeule ſpéculation à ſuffi „pour payer ſes dettes & le remettre à „flot „. Après avoir parlé commerce, nous parlâmes agriculture: il me dit qu'aux environs de Rhynbeek la terre étoit d'une extrême fécondité, & que pour un boiſſeau de bled qu'il ſemoit, il en recueilloit trente & quarante. Le bled eſt ſi abondant, qu'on ne ſe donne pas la peine de le ſéyer, & qu'on le fauche

comme le foin. Quelques chiens de belle race qui alloient & venoient, réveillerent ma paſſion pour la chaſſe. Je demandai à M. Thomas quel uſage il en faiſoit; il me dit qu'il s'en ſervoit ſeulement pour chaſſer le renard; que les chevreuils, les cerfs & les ours étoient aſſez communs dans le pays, mais qu'on ne les tuoit guere qu'en hiver, ſoit en ſuivant leurs traces ſur la neige, ſoit en traquant les bois. Toute converſation Américaine doit finir par la politique. Celle de M. Thomas étoit un peu équivoque: il étoit trop riche, & il ſe plaignoit trop des fournitures de farine qu'il faiſoit à l'armée, pour me paroître bon Whigh. Cependant il ſe donnoit pour tel: mais j'obſervai qu'il étoit très-attaché à une opinion que j'ai trouvé répandue dans tout l'état de New-Yorck; c'eſt qu'il n'eſt point d'expédi-

tion plus utile & plus facile que la conquête du Canada. On ne peut pas ſe figurer l'ardeur qu'ont encore tous les habitans du nord pour recommencer cette entrepriſe. La raiſon en eſt, que leur pays eſt ſi fécond & ſi heureuſement placé pour le commerce, qu'ils ſont ſûrs de devenir très-riches dès qu'ils n'auront plus rien à craindre des Sauvages : or les Sauvages ne ſont redoutables que parce qu'ils ſont ſoutenus & animés par les Anglois.

Deſcription de la cataracte de Cohos-Fall *& de ſa environs.*

Toutes nos meſures étant bien priſes, nous nous retirâmes chacun chez nous, c'eſt-à-dire le Vicomte de Noailles & ſes deux compagnons dans une auberge, tenue par un François, nommé *Louis*, & moi dans celle d'un Américain, appellé *Benniſſens*. A la pointe du jour, le thé ſe trouva prêt, & toute la caravane raſſemblée chez moi. Mais il tomboit une neige fondue qui ne nous préparoit pas une promenade agréable. Nous eſperâmes que ce ſeroit un vrai dégel, & nous nous mîmes en chemin. Cependant la neige s'épaiſſiſſoit de plus en plus, & la terre en étoit déja couverte à 6 pouces de hauteur, lorſque nous arrivâmes au confluent de la riviere des *Mohawks* & de celle d'Hudſon. Là on a le choix de deux

chemins différens qui conduiſent à Saratoga. L'un vous oblige à traverſer la riviere d'Hudſon, pour en ſuivre quelque temps la rive gauche, & la repaſſer encore une fois près de *Half-moon*; l'autre vous fait remonter la riviere des Mohawks juſqu'au-deſſus de la *cataracte*; alors on paſſe cette riviere, & on traverſe les bois pour ſe rendre à *Stillvater*. Quand je n'aurois pas trouvé de la difficulté à paſſer la riviere du nord, qui charioit des glaçons, j'aurois préféré de prendre l'autre chemin, pour voir la caſcade de *Cohos*, qui eſt une des merveilles de l'Amérique. Avant de m'éloigner de la riviere d'Hudſon, je remarquai une île, partageant ſon lit, qui offre une poſition très-avantageuſe pour établir des bateries & en défendre la navigation. Les deux Majors à qui je fis part de cette obſervation, me dirent qu'on avoit négligé ce point de défenſe, parce

qu'il y en avoit un meilleur un peu au deſſus à l'extrêmité d'une des trois branches, dans leſquelles la riviere des Mohawks ſe diviſe en ſe jetant dans l'Hudſon. Ils ajouterent qu'on s'étoit même contenté de reconnoître cette derniere poſition, celle qu'on avoit commencé à fortifier encore plus haut, étant ſuffiſante pour arrêter l'ennemi. Ainſi plus on examine le pays, plus on ſe perſuade que l'entrepriſe de Bourgoyne étoit extravagante, & devoit échouer tôt ou tard, indépendament des combats qui en ont décidé.

Le confluent des deux rivieres eſt à ſix milles au nord d'Albany; lorſque nous en eûmes fait deux vers l'oueſt, en cheminant dans les bois, nous commençâmes à entendre un bruit ſourd, qui augmenta toujours, juſqu'au moment où nous apperçûmes *Cohos-Fall.* Cette cataracte a pour

étendue la largeur de la riviere, c'eſt-à-dire près de deux cens toiſes. C'eſt une vaſte nappe d'eau, dont la hauteur eſt de 76 pieds Anglois. Dans cet endroit, la riviere eſt reſſerrée entre deux eſcarpemens formés par la pente des montagnes. Ces eſcarpemens ſont couverts d'une terre auſſi noire que la mine de fer, & ſur laquelle il ne croit que des ſapins & des cyprès. Le cours de la riviere eſt droit avant & après la chûte, & les rochers qui forment cette caſcade ſont à peu près de niveau, mais leur figure irréguliere tourmente l'eau tandis qu'elle ſe précipite, & forme pluſieurs accidens bizâres & pittoreſques. Ce tableau étoit rendu plus terrible encore par la neige qui couvroit les ſapins, & dont l'éclat donnoit une couleur noire à l'eau qui couloit tranquillement, & une couleur jaune à celle qui ſe précipitoit avec fracas.

Après avoir raſſaſié nos yeux de ce ſpectacle impoſant, nous marchâmes encore un mille pour gagner le ferry, où nous eſpérions paſſer la riviere; mais en y arrivant nous trouvâmes que le bateau étoit tellement engagé dans la glace & dans la neige, qu'il n'y avoit pas moyen de s'en ſervir. On nous aſſura qu'on avoit paſſé le matin même à un ferry qui eſt à deux milles plus haut; nous y allâmes tout de ſuite, réſolus de pourſuivre notre chemin, quoique la neige eût encore redoublé, & que le froid & l'humidité nous euſſent déja à moitié tranſis. Les bateliers de ce nouveau ferry nous firent bien quelques objections ſur le mauvais temps, & ſur le peu de capacité de leurs bateaux, qui ne leur permettoit pas de paſſer plus de trois chevaux à la fois; mais cette difficulté ne nous arrêta pas, & il fut convenu ſeulement qu'on feroit pluſieurs vo-

yages. On eſſaya d'abord de paſſer mon valet de chambre avec trois chevaux ; j'attendois au coin du feu que mon tour arrivât, lorſqu'on vint me dire que le bateau regagnoit le rivage, non ſans peine, & que le courant avoit penſé l'entraîner vers la cataracte. Il fallut ſe ſoumettre à notre deſtinée, qui ne vouloit pas encore nous permettre de remplir l'objet de notre voyage.

Deſcription d'un village Indien près Skeneetady & de la ville d'Albany --- voyage de l'Auteur d'Albany à Saratoga --- méthode pour retirer les chevaux qui s'enfoncent dans les glaces. ---

Le village Indien, où M. Glen me conduiſit, n'eſt autre choſe que l'aſſemblage de quelques miſérables huttes conſtruites dans les bois, le long du chemin d'Albany. M. Glen me fit entrer dans celle d'un

ſauvage *du ſaut ſaint Louis*, qui avoit habité long-temps à Montréal & parloit bien François. Ces huttes ſont ſemblables aux baraques que nous faiſons à la guerre, ou à celles qu'on conſtruit dans les vignes & dans les vergers, lorſque les fruits ſont mûrs, & qu'on eſt obligé de les garder pendant la nuit. Deux perches & une traverſe font toute la charpente ; un faſcinage en forme la couverture, mais cette couverture eſt bien doublée en dedans avec quantité d'écorces d'arbre. L'aire intérieur eſt un peu au deſſous du niveau du terrain : on entre par une petite porte latérale ; au milieu de la hutte eſt le foyer, dont la fumée s'échape par une ouverture qu'on laiſſe dans le toit. Des deux côtés du feu on a élevé deux eſpeces d'eſtrades, qui occupent la longueur de la baraque & qui ſervent de lit ; elles ſont recouvertes de peaux de bêtes & de quelques écorces.

Il y avoit dans cette hutte, outre le ſauvage qui parloit François, une *Squah* (c'eſt le nom qu'on donne aux ſauvageſſes) qu'il avoit épouſée en ſecondes nôces, & qui élevoit un enfant de ſon premier mari; deux vieillards compoſoient le reſte de cette famille, qui avoit l'air triſte & pauvre. La *Squah* étoit hideuſe, comme elles le ſont toutes, & ſon mari preſque ſtupide: ainſi les charmes de cette ſociété ne me firent pas oublier que la journée s'avançoit & qu'il falloit partir. Tout ce que j'appris, tant du Colonel, que des Indiens, c'eſt que l'Etat leur donne des rations de viande & quelquefois de farine; qu'ils poſſedent auſſi quelques terres où ils ſement du maïs, & qu'ils vont à la chaſſe pour avoir des peaux qu'ils troquent contre du rum. On les envoie quelquefois à la guerre, & on ſe loue aſſez de leur bravoure & de leur fidélité. Quoi-

qu'ils ſoient ſoumis aex Américains, ils ont leurs chefs auxquels on s'adreſſe pour faire juſtice, lorſqu'un Indien a commis quelque crime. M. Glen m'a dit qu'ils ſe ſoumettoient aux punitions qu'on leur infligeoit, mais qu'ils ne pouvoient comprendre qu'on dût les punir de mort, même pour homicide. Leur nombre eſt à préſent de 350 ; il va toujours en diminuant, ainſi que celui des peuples appelés les *cinq nations*. Je ne crois pas que ces cinq nations ſoient en état de mettre quatre mille hommes ſous les armes. Les Sauvages ne feroient donc pas fort à craindre par eux-mêmes, s'ils n'étoient pas ſoutenus par les Anglois & les Torys Américains. Comme avant-garde, ils ſont redoutables ; comme armée, ils ne ſont rien. Mais leur cruauté paroit augmenter à meſure que leurs forces diminuent : elle eſt telle, qu'il eſt impoſſible

que

que les Américains conſentent plus long-temps à les avoir pour voiſins, & qu'une conſéquence néceſſaire de la paix, ſi elle eſt favorable au Congrès, ſera leur totale deſtruction, ou du moins leur excluſion de tout le pays qui eſt en deçà des lacs. Ceux qui ſont attachés aux Américains, & qui vivent en quelque ſorte ſous leurs loix, tels que les Mohawks des environs de Skeneetady, & une partie de la nation des Oneidas, finiront par ſe civiliſer & ſe confondre avec eux. C'eſt ce que doit ſouhaiter tout homme ſenſible & raiſonnable, qui préférant les intérêts de l'humanité à ceux de ſa propre célébrité, dédaignera cet artifice ſi ſouvent employé, & toujours avec tant de ſuccès, de préconiſer l'ignorance & la pauvreté, afin de ſe faire louer dans les palais & dans les académies.

J'eus le temps de faire ces réflexions &

bien d'autres encore, tandis que je parcourois à la ſeule clarté de la neige ces bois majeſtueux, où le ſilence regne pendant la nuit, & n'eſt guere troublé pendant le jour. Je n'arrivai qu'à près de huit heures chez le Vicomte de Noailles, où le ſouper, le thé & la converſation me retinrent juſqu'à minuit. Cependant rien n'étoit décidé pour notre voyage, & les nouvelles que nous avions des rivieres n'étoient pas encore ſatisfaiſantes. Le lendemain matin je reçus une lettre du Général Schuyler : il me mandoit qu'il avoit envoyé chez moi la veille au ſoir, qu'on lui avoit dit que j'étois allé à Skeneetady & de là à Saratoga ; mais qu'il étoit bien aiſe que je fuſſe revenu à Albany, parce que ſe trouvant mieux de ſa goute, il comptoit m'accompagner le lendemain. Il me prioit de venir paſſer la ſoirée chez lui, pour décider de notre marche & de

notre départ. Je répondis à cette lettre en acceptant toutes ſes propoſitions, & j'employai une partie de la matinée à me promener dans Albany, non ſans prendre beaucoup de précautions, car les rues étoient toutes couvertes de glace. J'allai d'abord voir le parc d'artillerie, ou plutôt les trophées des Américains; en effet il n'y a d'autre artillerie dans cet endroit que huit beaux mortiers & vingt chariots de munition, qui faiſoient partie de l'artillerie de Bourgoyne. J'entrai dans une grande baraque où l'on travailloit à faire des fuſils pour l'armée. Les canons de ces fuſils, ainſi que les baïonnetes, ſont forgés à quelques milles d'Albany; on les polit & on les acheve dans cet atelier. Je demandai à quel prix ils revenoient; je fus étonné d'apprendre qu'ils coûtoient de quatre à cinq piaſtres, c'eſt preſque le double de ce que coûtent les nôtres. Les

armuriers ſont engagés ; on leur donne, outre leur ration, des ſalaires qui ſeroient conſidérables, s'ils étoient bien payés. De là je montai à une autre grande baraque ſituée à mi-côte vers l'oueſt de la ville, qui ſert d'hôpital militaire. Les malades ſont ſervis par des femmes ; chacun d'eux a un lit pour lui ſeul : en général ils m'ont paru bien ſoignés & proprement tenus. L'heure du dîner vint & raſſembla chez moi tous ceux qui devoient m'accompagner à Saratoga. Après dîner nous allâmes chez le Général Schuyler prendre des arrangemens, en conſéquence deſquels nous partîmes le lendemain au lever du ſoleil, diſtribués dans cinq traîneaux différens. Le Général Schuyler me menoit dans le ſien. Nous paſſâmes la riviere des Mohawks ſur la glace, à un mille au deſſus de la cataracte. C'étoit preſque un coup d'eſſai ; il réuſſit à tous

les traîneaux, excepté à celui du Major Poppam, dont les deux chevaux briſerent la glace & s'enfoncerent tout-à-coup. Cet événement paroîtra bien funeſte aux Européens, mais qu'ils ne s'effrayent pas des ſuites qu'il dut avoir. C'eſt un accident très-commun, & auquel on peut remédier de deux façons ; l'une en tirant les chevaux ſur la glace à force de bras, & s'il eſt poſſible à l'aide d'un levier, ou d'une planche dont on ſe ſert pour les ſoulever ; l'autre en les étranglant avec leur licol ou avec les guides : dès qu'ils perdent la reſpiration & le mouvement, ils viennent à fleur d'eau ; alors on leur leve les pieds de devant & on les hœle ſur la glace ; enſuite on leur lache le lien peu à peu, on les ſaigne, & un demi quart d'heure après on les atele. Comme nous étions beaucoup de monde, on employa le premier moyen, qui eſt le plus ſûr pour

les chevaux ; en cinq minutes on les eut rétirés de la riviere. Tout cela peut ſe comprendre aiſément ; mais on demandera ce que devient le traîneau , & comment on oſe approcher du goufre que les chevaux, ont ouvert. Je répondrai que ces animaux ayant un poids plus conſidérable que celui du traîneau , & qui ne porte que ſur quatre petites baſes , briſent la glace ſous leurs pieds, ſans que jamais le traîneau s'enfonce ; parce que le traîneau eſt léger par lui-même , & que ſon poids eſt ſupporté par de longues pieces de bois qui lui ſervent de brancard. Les hommes ne ſont pas moins en ſûreté , la glace étant toujours plus épaiſſe qu'il ne faut pour les porter. Quant aux chevaux , ils ſe ſoutiennent aiſément à la ſurface de l'eau , en s'aidant de leurs quatre jambes , & en appuyant leur tête ſur la glace.

Mort cruelle de Miſs Mac-Rea, *tuée par les ſauvages de l'armée de Burgoyne, dans laquelle ſervoit ſon amant. Relation detaillée de cet événement.*

Le chemin du fort Edouard cotoie preſque toujours la riviere, mais ſouvent on la perd de vue dans les bois de ſapins qu'il faut traverſer. De temps en temps on voit d'aſſez belles maiſons ſur les deux rives. On me fit remarquer celle de la malheureuſe Miſs *Mac-Rea*, qui fut tuée par les ſauvages.... Si les Whigs étoient ſuperſtitieux, ils attribueroient cet événement à la vengeance divine. Les parens de Miſs *Mac-Rea* étoient Whigs, & elle n'avoit pas encore démenti les ſentimens qu'on lui avoit inſpirés, lorſqu'étant à New-York elle fit connoiſſance avec un officier Anglois, qui triompha en même temps de ſa rigueur & de ſon patriotiſme. Elle épouſa dès-lors les intérêts de l'An-

gleterre, en attendant qu'elle pût épouſer ſon amant. La guerre, qui ne tarda pas à ſe déclarer à New-York comme à Boſton, obligea ſon pere de ſe retirer dans ſa maiſon de campagne: il l'abandona bientôt à l'approche de l'armée de Burgoyne. Mais l'amant de Miſs Mac-Rea étoit dans cette armée; elle vouloit le revoir vainqueur, l'épouſer, & partager enſuite ſes travaux & ſes ſuccès. Malheureuſement les Indiens faiſoient l'avant-garde de l'armée: ces ſauvages ne ſont pas fort accoutumés à diſtinguer les amis des ennemis; ils pillerent la maiſon de Miſs Mac-Rea & l'enleverent elle-même. Lorſqu'ils l'eurent conduite à leur camp, il fut queſtion de ſavoir à qui elle apartiendroit; on ne put s'accorder, & pour terminer la querelle, quelques-uns d'entr'eux la tuerent d'un coup de *Tomahawk*. (*) Le récit de

(*) C'eſt ce que les Canadiens appellent *caſſe-têts*.

cette funeſte cataſtrophe, en me faiſant déplorer les malheurs de la guerre, concentroit tout mon intérêt dans la perſonne de l'officier Anglois, à qui il étoit permis d'écouter à la fois ſa paſſion & ſon devoir. Je ſais qu'une mort ſi cruelle & ſi imprévue fourniroit un ſujet très-pathétique pour un drame où pour une élégie: mais la ſéduction de l'éloquence & de la poéſie peut ſeule atendrir ſur une pareille deſtinée, en ne montrant que l'effet & faiſant oublier la cauſe; car tel eſt le véritable caractere de l'amour, que toutes les affections nobles & généreuſes ſemblent en être le cortege naturel, & que s'il eſt vrai qu'il puiſſe s'allier à des vices condamnables, du moins tout ce qui tend à l'humilier & à le dégrader, l'anéantit ou le fait méconnoître.

L'auteur rend compte de l'accueil honorable que M. Schuyler fit à madame la Baronne de Riedeſel, femme du Général Brunſwikois, & au Général Burgoyne, lors de la capitulation de ce dernier.

Avant le dîner, & au moment où les Américains ſe partageoient les Officiers Anglois qu'ils vouloient traiter, on vint demander où il falloit conduire Madame la Baronne de Riedeſel, femme du Général *Brunſwikois*. M. Schuyler, qui avoit ſuivi l'armée comme volontaire, depuis qu'il n'en avoit plus le commandement, ordonna qu'on la menât dans ſa tente; il s'y rendit bientôt après, & la trouva interdite & tremblante, croyant voir dans chaque Américain un ſauvage ſemblable à ceux qui avoient ſuivi l'armée Angloiſe. Elle avoit avec elle deux petites filles charmantes, âgées de ſix ou ſept ans. Le Général Schuyler les careſſa beaucoup; ce

ſpectacle atendrit Madame de Riedeſel & la raſſura en un inſtant : *vous êtes tendre & ſenſible*, lui dit-elle, *vous êtes donc généreux, & je ſuis heureuſe d'être tombée entre vos mains.*

En conſéquence de la capitulation, l'armée Angloiſe fut conduite à Boſton : pendant la marche les troupes camperent, mais il falloit loger les Généraux : on étoit embaraſſé de trouver près d'Albany un quartier convenable pour le Général Burgoyne & ſa ſuite ; M. Schuyler offrit ſa belle maiſon dont j'ai déja parlé. Ses affaires le retenoient à Saratoga : il y reſtoit pour viſiter les ruines de ſon autre maiſon, que le Général Burgoyne venoit de détruire ; mais il écrivit à ſa femme de préparer tout pour le recevoir auſſi bien qu'il ſeroit poſſible, & ſes intentions furent parfaitement remplies. Burgoyne fut très-bien accueilli par Madame Schuyler

& ſa petite famille. Il fut logé dans le meilleur apartement de la maiſon. Le ſoir on lui ſervit un excellent ſouper, dont on lui fit les honneurs avec tant de graces, qu'il fut attendri juſqu'aux larmes, & qu'il dit avec un profond ſoupir : *En vérité, c'eſt en trop faire pour celui qui a ravagé leurs terres & brûlé leur aſyle.* Cependant le lendemain matin ſes diſgraces lui furent rapelées par une aventure, qui auroit paru gaie à tout autre qu'à lui. C'étoit toujours innocemment qu'il devoit être affligé. On l'avoit fait coucher dans une grande piece où on lui avoit préparé un lit ; mais comme il avoit une ſuite, où ſi l'on veut *famille* très-nombreuſe, on fut obligé d'étendre des matelas à terre pour faire coucher quelques Officiers auprès de lui. Le ſecond fils de M. Schuyler, âgé alors de ſept ans, petit enfant gâté, comme le

ſont tous les enfans des Américains, bien volontaire, bien malin, bien aimable, couroit toute la maiſon dès le matin, ſelon ſa coutume; il ouvrit la porte du ſalon, éclata de rire en voyant les Anglois raſſemblés, & refermant la porte ſur lui, il leur dit : *vous êtes tous mes priſoniers*. Cette naïveté fut cruelle pour eux, & les rendit plus triſtes qu'ils ne l'étoient la veille.

L'Auteur en raportant une anecdote, démontre combien les mœurs des Américains ſont pures & reſpectables; leur indulgence pour les foibleſſes humaines. —

Je reſtai quelque temps dans cette maiſon qui avoit l'air très-pauvre; mais en viſitant les logemens, je les trouvai ſi mauvais, que j'envoyai un de mes gens à l'auberge de Caſe, s'informer ſi j'y trou-

verois encore une petite place. On s'arrangea pour m'en faire une : j'y allai à pied, laiſſant mes chevaux dans l'autre maiſon, & je fus aſſez heureux pour avoir un bon lit & un ſouper tel quel, mais que je trouvai très-bon, moins parce que j'avois bon appétit, que parce que j'étois ſervi par une grande femme de vingt-cinq ans d'une très-belle figure, d'une taille noble & diſtinguée. Je demandai ſi c'étoit la fille de mon hôteſſe. Celle-ci qui étoit une bonne groſſe femme, aſſez curieuſe & aſſez bavarde, & qui m'avoit déja pris en amitié, parce que je répondois à ſes queſtions tant qu'elle vouloit, me dit qu'elle n'avoit jamais eu d'enfans ; cependant elle en tenoit un dans ſes bras qu'elle careſſoit beaucoup, & dont elle paroiſſoit prendre grand ſoin. A qui appartient donc celui-ci, lui dis-je ? A la grande femme que vous voyez,

me répondit-elle. --- Et quel eſt ſon mari? --- Elle n'en a pas. --- Elle eſt donc veuve? --- Non, elle n'a jamais eu de mari. C'eſt ajouta-t-elle, une aventure malheureuſe qui ſeroit trop longue à vous conter; cette pauvre fille s'eſt trouvée dans le beſoin, je l'ai priſe chez moi, & j'ai ſoin de la mere & de l'enfant. . . . . Avancerai-je un paradoxe, ſi je dis qu'une pareille conduite prouve plus que toute autre choſe, combien les mœurs des Américains ſont pures & reſpectables. --- Chez eux le vice eſt ſi étranger, ſi rare, que le danger de l'exemple eſt preſque nul; de ſorte qu'une faute de ce genre eſt regardée comme une maladie accidentelle, dont il faut guérir l'individu qu'elle attaque, ſans prendre aucune meſure pour éviter la contagion. J'ajouterai que l'acquiſition d'un citoyen eſt ſi précieuſe dans ce pays, qu'une fille en élevant ſon en-

fant ſemble expier la foibleſſe qui lui à donné l'exiſtence. Ainſi la morale, qui ne peut jamais différer du véritable intérêt de la ſociété, ſemble quelquefois être locale & modifiée par les temps & les circonſtances. Lorſqu'un enfant ſans aſyle, ſans propriété, ſera un fardeau pour l'État, un être voué au malheur, ne devant ſa conſervation qu'à la pitié & non à l'utilité publique, on verra ſa mere humiliée, peut-être même punie, & alors on juſtifiera cette ſévérité par tous ces dogmes auſteres, qu'on oublie ou qu'on néglige maintenant.

Deſcription intéreſſante des agrémens & des talens de l'oiſeau-moqueur.

Le ſouvenir de cet événement, préſage des ſuccès qui ont couroné notre campagne, m'occupa d'autant plus agréablement pendant la ſoirée, que j'étois établi dans une aſſez bonne auberge, où l'on nous ſervit un excellent ſouper, compoſé principalement d'eſturgeons & d'aloſes, deux ſortes de poiſſons pour le moins auſſi bons en Virginie qu'en Europe, mais qui ne ſe font voir qu'au printemps.

Le lendemain matin j'eus une jouiſſance d'un autre genre; je m'étois levé avec le ſoleil, & tandis qu'on préparoit le déjeûner, je me promenois autour de la maiſon. Les oiſeaux ſe faiſoient entendre de tous côtés, mais mon attention fut fixée par un chant fort agréable, dont les ſons paroiſſoient venir d'un arbre pro-

chain. Je m'en approchai doucement, & je reconnus que j'en avois l'obligation à un *Mocking-Bird* (oiſeau moqueur , appelé ainſi parce qu'il imite le chant des autres oiſeaux de maniere à faire croire qu'il s'amuſe à les contrefaire) qui ſaluoit le ſoleil levant ; d'abord je craignois de l'éfaroucher , mais tout au contraire ma préſence lui fit plaiſir, & il parut ſe réjouir d'avoir un auditeur. Il chanta mieux que jamais, & ſon émulation augmenta encore lorſqu'il vit deux chiens , qui me ſuivoient , s'approcher de l'arbre ſur lequel il étoit perché. Alors il ne ceſſa de voltiger d'une branche à l'autre toujours en chantant : car cet oiſeau ſingulier , auſſi remarquable par ſon agilité que par ſon ramage , s'éleve & s'abaiſſe continuélement , de ſorte qu'il ne paroit pas moins le favori de Terpſichore que celui de Polyhymnie. Aſſurément on ne peut

lui reprocher de fatiguer ſes auditeurs ; car rien n'eſt plus varié que ſon chant, c'eſt au point qu'il eſt impoſſible de l'imiter, & même d'en donner une idée. Comme il eut lieu d'être très-content de mon attention à l'écouter, il ne me cacha aucun de ſes talens ; on eût dit qu'après m'avoir fait entendre un très-joli concert, il vouloit encore me donner la comédie. En effet, il ſe mit à contrefaire différens oiſeaux : ceux qu'il imita de la maniere la plus reconnoiſſable, du moins pour un étranger, ſont le geai, le corbeau, le cardinal & le vaneau. Il ſembloit chercher à me retenir auprès de lui, & lorſque après l'avoir écouté près d'un quart d'heure, je voulus me raprocher de la maiſon, il me ſuivoit en volant d'arbre en arbre, toujours continuant de chanter tantôt ſes propres chanſons, tantôt celles qu'il avoit appriſes en Virginie & dans ſes

voyages ; car cet oiſeau eſt du nombre de ceux qui changent de climat, quoiqu'on le voie quelquefois pendant l'hiver.

L'Auteur eſt reçu dans la maiſon du Général Nelſon, il rend un compte très-détaillé de cette famille, de l'agrément qu'il y a eu. Il fait un portrait particulier du Secrétaire Nelſon, & de ſa conduite pendant la guerre.

En l'abſence du Général, Mesdames Nelſon, ſa mere & ſa femme, me reçurent avec toute l'honnêteté, la ſimplicité & la cordialité, qui eſt le partage de cette famille ; mais comme en Amérique on ne croit jamais que les femmes ſuffiſent pour faire les honeurs d'une maiſon, cinq ou ſix Nelſon s'étoient raſſemblés pour me recevoir, entr'autres le Secrétaire Nelſon, oncle du Général, deux freres de celui-ci & deux fils du Secrétaire. Ces jeunes

gens étoient tous mariés, pluſieurs avoient leurs femmes avec eux, & celles-ci leurs petits enfans, tous s'appelant Nelſon, tous diſtingués ſeulement par leur nom de baptême, de ſorte que pendant deux jours que je paſſai dans cette maiſon vraiment patriarchale, il me fut impoſſible de ſavoir à qui ils apartenoient. Lorſque je dis que je paſſai deux jours dans cette maiſon, on doit l'entendre dans le ſens le plus littéral; car le temps fut ſi mauvais, qu'il n'y eut pas moyen d'en ſortir. Le logement n'étant ni commode, ni ſpacieux, le parloir ou le ſalon raſſembloit la compagnie, ſur-tout les hommes, depuis l'heure du déjeûner juſqu'à celle de ſe coucher; mais la converſation étoit libre, agréable & bien ſoutenue. Si on vouloit y faire quelque diverſion, on trouvoit ſous ſa main de très-bons livres François & Anglois, & un excellent déjeûner à 9

heures du matin, un grand dîner à 2 heures, le thé & le punch dans l'après-midi, & un petit ſouper de fort bonne mine à dix heures du ſoir, faiſoient une heureuſe diviſion de la journée pour ceux dont l'eſtomac pouvoit s'y prêter. Il n'eſt pas inutile d'obſerver que dans cette occaſion où 15 ou 20 perſonnes, dont 4 étrangers à la famille & au pays, ſe trouvoient raſſemblés à la campagne, & contraints par le mauvais temps à reſter dans la maiſon, il ne fut pas ſeulement queſtion de jouer: combien de parties de trictrac, de whisk, *de lotto*, auroient été chez nous la conſéquence néceſſaire d'une pluie obſtinée? Peut-être auſſi quelques amuſemens plus agréables auroient varié la ſcêne; la muſique, le deſſein, la lecture publique, l'ouvrage des femmes, ſont des reſſources inconnues en Amérique, mais il faut eſpérer qu'elle ne tardera pas à les acqué-

rir. Certainement il ne manquoit que de l'étude à une jeune Miſs Toliver, qui chanta quelques jolis airs, dont les paroles étoient Angloiſes, mais la muſique Italiene; ſa voix charmante & l'aimable ſimplicité de ſon chant, lui tenoient lieu de goût, ſi ce n'étoit pas le goût lui-même, le goût naturel, toujours sûr lorſqu'il eſt renfermé dans de juſtes limites, & que timide dans ſa foibleſſe il ne s'eſt pas encore compromis avec les mauvais modeles. Miſs Toliver avoit accompagné à Offly Mme. William Nelſon ſa ſœur, qui venoit de faire une fauſſe couche & qui gardoit ſon lit. Elle a été élevée au milieu des bois par un pere, grand chaſſeur de renard; ainſi elle n'a pu apprendre à chanter que des oiſeaux du voiſinage, quand les hurlemens des chiens courans lui permettoient de les écouter. Elle eſt d'une figure agréable, ainſi que

Madame Nelſon ſa ſœur, quoique moins jolie qu'une troiſieme ſœur, qui étoit reſtée dans la maiſon paternelle. Ces jeunes perſonnes venoient ſouvent à Williamsburg lorſqu'il y avoit des bals, elles y paroiſſoient auſſi bien miſes que les habitans de la ville, & toujours avec le maintien le plus décent. D'un autre côté les jeunes gens de l'armée avoient pris beaucoup d'amitié pour M. Toliver leur pere, & ils ſe donnoient quelquefois la peine d'aller déjeûner & parler de chaſſe avec lui. Les Demoiſelles qui paroiſſoient de temps en temps, ne gâtoient point la converſation. Ces jolies Nymphes, plus timides & plus douces que celles de Diane, ne conduiſoient pas la chaſſe, mais elles en inſpiroient le goût; elles ſavoient ſe défendre des chaſſeurs, mais elles n'accabloient point de leurs fleches ceux qui oſoient les regarder.

Après cette petite digreſſion, pour laquelle on aura ſans doute quelque indulgence, il eſt difficile de trouver une tranſition qui me conduiſe à parler d'un vieux Magiſtrat, dont les cheveux blancs, la taille élevée & la figure noble, commandent le reſpect & la vénération. Le Secrétaire Nelſon, dont il s'agit maintenant, doit ce titre à la place qu'il occupoit ſous le gouvernement Anglois. En Virginie le Secrétaire, chargé de conſerver les regiſtres de tous les actes publics, étoit membre néceſſaire du Conſeil dont le Gouverneur étoit le chef. M. Nelſon a occupé cette place pendant 30 ans ; il a vu l'aurore du beau jour qui commençoit à s'élever ſur ſon pays, il a vu ſe former les orages qui l'ont troublé ; il n'a cherché ni à les raſſembler, ni à les conjurer. Trop avancé en âge pour déſirer une révolution, trop prudent pour l'arrêter, ſi elle

étoit néceſſaire, & trop fidele à ſes concitoyens pour ſéparer ſes intérêts des leurs, il a choiſi pour ſe retirer des affaires l'époque même de leur changement : ainſi deſcendant du théâtre lorſque de nouveaux drames demandoient de nouveaux acteurs, il a pris ſa place parmi les ſpectateurs, content de faire des vœux pour le ſuccès de la piece & d'applaudir à ceux qui joueroient bien leur rôle. Mais dans la derniere campagne le hazard l'a remis ſur la ſcêne & lui a donné une funeſte célébrité. Il habitoit à York, où il s'étoit fait bâtir une très-belle maiſon ; le goût & même le luxe européen n'en avoit pas été exclus. On admiroit ſur-tout une cheminée & quelques bas-reliefs de très-beau marbre & très-bien travaillés, lorſque la deſtinée conduiſit Lord Cornwallis dans cette ville pour le déſarmer, ainſi que ſes troupes juſque-là victorieu-

ſes. Le Secrétaire Nelſon ne crut pas devoir fuir les Anglois, à qui il ne pouvoit être odieux ni inſpirer aucun ombrage. Il fut bien traité par le Général, qui choiſit ſa maiſon pour y établir ſon logement; mais cette maiſon placée ſur une hauteur, dans la ſituation de la ville la plus agréable, étoit auſſi placée près des fortifications les plus importantes. C'étoit le premier objet qui frapât les regards lorſqu'on approchoit d'York : bientôt au lieu de l'attention des voyageurs, elle attira celle des canoniers & des bombardiers, bientôt elle fut preſqu'entiérement détruite. M. Nelſon l'occupoit encore au moment où nos bateries, eſſayant leurs premiers coups, tuerent un de ſes Negres à très-peu de diſtance de lui. Lord Cornwallis lui-même fut obligé de chercher un autre aſyle; mais quel aſyle auroit pu convenir à un vieillard que la goute pri-

voit pour lors de l'uſage de ſes jambes ? Quel aſyle ſur-tout auroit pu le défendre contre les angoiſſes horribles qu'éprouvoit un pere aſſiégé par ſes propres enfans ? car il en avoit deux dans l'armée Américaine, de ſorte que chaque boulet qui étoit tiré pouvoit porter la mort dans ſon ſein, ſoit qu'il partît de la ville, ſoit qu'il vînt de la tranchée. J'ai été témoin de l'anxiété cruelle d'un de ces malheureux jeunes gens. Lorſque après avoir envoyé un *flag* pour redemander ſon pere, il tenoit les yeux fixés ſur la porte de la ville par laquelle ce flag devoit ſortir, & ſembloit atendre ſa propre ſentence de la réponſe qu'il recevroit. Lord Cornwallis n'eut pas l'inhumanité de ſe refuſer à une demande ſi juſte. Je ne puis me rapeler ſans émotion d'avoir vu ce vieillard au moment où il venoit de deſcendre chez le Général Washington : il étoit aſſis, par-

ce que ſon ataque de goute continuoit encore, & tandis que nous étions debout autour de lui, il nous racontoit avec un viſage ſerein quel avoit été l'effet de nos bateries, dont ſa maiſon avoit éprouvé les premiers coups.

La tranquillité qui a ſuccédé à ces temps malheureux, en lui donnant le loiſir de compter ſes pertes, ne lui en a pas rendu le ſouvenir plus amer. Il vit heureux dans une de ſes plantations, où il ne lui faut pas ſix heures d'avertiſſemens pour raſſembler une trentaine de ſes enfans ou petits enfans, neveux ou petits neveux, qui ſont au nombre de 70 tous habitans la Virginie. Le rapide accroiſſement de ſa propre famille juſtifie ce qu'il me diſoit de celui de la population générale. Les emplois qu'il a occupés toute ſa vie, l'ont mis à portée d'en avoir des notions exactes. En 1742 les perſonnes taillables de

l'État de Virginie, c'eſt à dire les mâles blancs au deſſus de l'âge de 16 ans & les mâles & femelles noirs au deſſus du même âge, étoient au nombre de 63,000 ; maintenant ils excedent 160,000.

L'Auteur loge chez M. Steel ; il raconte la maniere cruelle dont il a été traité à la guerre. Le pont naturel, ſa deſcription. Séjour chez M. Grisby, qui ſert de guide à l'Auteur. Obſervations d'hiſtoire naturelle.

On croira aiſément que je ne fus pas tenté de déjeûner dans cette maiſon. Je partis donc de bonne heure le 18 dans l'eſpérance qu'on me donna de trouver une auberge à 10 milles delà : mais cette eſpérance fut trompée. M. Smith, planteur aſſez pauvre, auquel on m'avoit adreſſé, n'avoit ni fourage pour nos chevaux, ni vivres pour nous, ſeulement il nous aſſu-

ra qu'à 8 milles plus loin nous trouverions un moulin dont le propriétaire étoit auſſi aubergiſte. Nous trouvâmes en effet le moulin & le meûnier ; celui-ci étoit un jeune homme de 22 ans, d'une figure charmante, dont les belles dents, les levres vermeilles & les joues fleuries, rapeloient le portrait que M. de Marmontel a fait de Lubin. Cependant ſa démarche & ſon maintien ne répondoient pas à la fraîcheur de ſes traits, il paroiſſoit lent & inactif. Je lui en demandai la raiſon ; il me répondit qu'il étoit toujours languiſſant depuis la bataille de Guilford où il avoit reçu 15 où 16 coups de ſabre. Il n'avoit pas comme les Romains de courone pour atteſter ſa valeur ; il n'avoit pas non plus comme les François de brevet de penſion, ni d'honneurs ; mais à la place un morceau de ſon crâne, que ſa femme alla chercher & qu'il me fit voir. Certaine-

ment je ne m'atendois pas à trouver au milieu de ces ſolitudes de l'Amérique la déplorable trace du fer Européen ; mais ce qui me toucha le plus, fut d'apprendre que c'eſt après avoir reçu une premiere bleſſure & s'être rendu priſonier qu'il avoit été ſi cruélement écharpé. Ce malheureux jeune homme me racontoit qu'accablé de coups & inondé de ſang, il avoit encore eu la préſence d'eſprit de penſer que ſes cruels ennemis ne voudroient pas laiſſer ſubſiſter un témoin & une victime de leur barbarie, & qu'il ne lui reſtoit d'autre moyen de ſauver ſa vie que de paroître l'avoir perdue.... Il faudroit avoir les yeux de la juſtice divine pour demêler & reconnoître les auteurs d'un pareil crime ; il faudroit avoir la voix de Stentor, il faudroit avoir toutes les trompetes de la renomée pour les dévouer à l'horreur des temps préſens &

à venir, & pour annoncer aux Souverains, aux Généraux & à tous les chefs, que les atrocités qu'ils tolerent ou qu'ils laiſſent impunies, s'accumuleront un jour ſur leur tête, & les rendront l'exécration d'une poſtérité plus ſenſible & plus éclairée que nous ne le ſommes encore.

Quand M. Steel (c'eſt le nom de mon hôte) auroit été plus actif, quand ſa femme, qui étoit jeune & jolie auroit été plus induſtrieuſe, ils n'auroient pu ſuppléer l'un & l'autre à la diſete totale où ils ſe trouvoient pour lors de pain & de toute eſpece de boiſſon. Le pain venoit d'être pêtri, & n'étoit pas encore au four ; pour les liqueurs, elles n'étoient point en uſage dans la maiſon, & le même ruiſſeau qui faiſoit tourner le moulin, ſervoit à déſaltérer le jeune ménage ; de ſorte qu'on pouvoit appliquer à M. & Me. Steel ces vers du Guarini.

Quel fonte onde ella beve
Quel ſolo anco labagna e la configlia !

Mais ces mœurs paſtorales conviennent peu à des voyageurs; cependant quelques gâteaux de farine cuits ſur les cendres, d'excellent beure, du bon lait, & ſur-tout l'intérêt que M. Steel nous inſpiroit, nous firent paſſer agréablement le temps néceſſaire pour mettre nos chevaux en état d'achever une longue & pénible journée. Vers 5 heures du ſoir, & après avoir fait 38 milles de chemin, nous trouvâmes quelques maiſons où nous apprîmes que nous étions encore à 6 milles de *Praxton's-Tavern* où nous devions coucher, que nous avions deux gués à paſſer, dont le dernier étoit devenu impraticable à cauſe des pluies, mais que nous ne ſerions pas arrêtés, parceque nous trouverions un canot qui nous paſſeroit de l'autre côté, tandis que nos chevaux ſuivroient à la na-

ge. La nuit & un gros orage, qui approchoient d'un pas égal, nous firent hâter le nôtre. Cependant comme nous fûmes obligés de monter & de deſcendre une montagne très-élevée, à peine reſtoit-il un peu de crépuſcule lorſque nous arrivâmes à la ſeconde riviere, qui n'eſt rien moins que celle de *James*, mais près de ſa ſource & à l'endroit où elle coule des montagnes ſous le nom de *Fluvanna*. L'embaras étoit de faire paſſer dix hommes & dix chevaux avec le ſeul ſecours d'un petit canot de ſauvages, qui pouvoit tenir au plus 4 ou 5 perſones, & d'un ſeul Negre armé d'une ſagaye en guiſe de rame. On mit dans le bateau nos ſelles & noséquipages ; on fit pluſieurs voyages, & à chaque fois on menoit deux chevaux par la bride qui ſuivoient à la nage. Il étoit nuit cloſe & nuit très-obſcure lorſque ce manege fut fini ; mais après qu'on

eut, non ſans peine, reſellé & rechargé nos chevaux, l'embaras fut de gagner l'auberge qui étoit encore à un demi mille delà : en effet, la riviere coule entre deux eſpeces de précipices; & comme le bateau n'avoit pu aborder au même endroit où ſe trouve le gué & par conſéquent le chemin, il falloit gravir la montagne par un ſentier très-peu pratiqué & très-difficile même en plein jour. Nous ne nous en ſerions jamais tirés ſi je n'avois engagé notre batelier à nous conduire; nous montâmes donc de notre mieux, chacun conduiſant ſon cheval par la bride, au milieu des arbres, dont l'obſcurité de la nuit ne nous permettoit pas de voir les branches lors même qu'elles nous frapoient le viſage; enfin nous arrivâmes à Praxton's-Tavern. Il étoit dix heures du ſoir & la maiſon étoit fermée. Je devrois dire les maiſons, car il y en avoit deux :

j'approchai de celle qui s'offrit la premiere & je frapai à la porte ; on m'ouvrit, & je vis 5 ou 6 petits Negres couchés ſur une natte devant un grand feu. Je me fis ouvrir l'autre maiſon, & je trouvai 5 ou 6 enfans blancs couchés pareillement ſur une natte devant un grand feu, 2 ou 3 Negres adultes préſidoient à ces deux compagnies ; il me dirent que M. Praxton, ſa femme & toute ſa famille avoient été invités à une nôce, mais qu'ils n'étoient pas loin, & qu'ils alloient les chercher. Mo qui étois invité à ſouper par une faim très-naturelle après une longue marche & beaucoup de fatigue, je me trouvois dans une poſition bien différente des mariés & de leurs convives. J'étois ſur-tout glacé par la crainte de voir revenir nos hôtes complétement ivres. Je me trompai, ils arriverent avec toute leur raiſon, ils

furent honnêtes & empreſſés, & à près de minuit nous eûmes un excellent ſouper ; quoique les logemens & les lits ne fuſſent pas tels que nous les aurions déſirés, ils étoient meilleurs que chez Mme. Teaſe, & nous n'avions pas droit d'être difficiles. D'ailleurs nous goûtions la ſatisfaction d'avoir atteint le but de notre voyage ; le *Pont-naturel* n'étoit pas à plus de 8 milles, & nous avions pris toutes les informations néceſſaires pour en trouver le chemin.

Le lendemain matin le déjeûner fut prêt de bonne heure & ſervi par les filles du Capitaine Praxton. Dans la ſoirée précédente elles n'avoient pas paru abſolument à leur avantage ; cependant autant que l'obſcurité de la chambre où nous ſoupions, notre appétit & les immenſes bonnets dont elles s'étoient afublées pour la nôce, nous avoient permis d'en juger, nous les avions trouvées aſſez bien, mais

lorſqu'à la lumiere du jour nous les vîmes avec leurs cheveux retrouſſés pour toute coëfure, le repos de la nuit pour toute parure, & pour toute grace leur ſimplicité naturelle, nous nous confirmâmes dans l'opinion que nous avions déja priſe du peuple des montagnes, qui eſt en général plus beau & plus ſain que celui des bords de la mer. Il y avoit dans la maiſon un jeune homme aſſez bien mis & d'une figure agréable. Je crus que c'étoit un parti qui ſe propoſoit pour l'une de nos hôteſſes, mais j'appris qu'il étoit venu pour des mariages de toute autre eſpece; en effet, mes compagnons de voyage m'ayant invité à venir voir un parfaitement beau cheval, qui étoit ſeul dans une petite écurie, j'appris que c'étoit un étalon que ce jeune homme avoit amené de plus de 80 milles de là, pour vendre ſes faveurs aux jumens du pays. Il faiſoit payer

20 shellings ou 18 liv. de notre monnoie pour chaque viſite, ou le double pour une ſociété plus ſuivie, ce qui eſt beaucoup moins qu'on ne paye dans le reſte de la Virginie. Ces détails, qui peuvent paroître minutieux, ſerviront pourtant à faire connoître un pays, où les hommes diſperſés dans les bois ne ſont iſolés que par l'aiſance domeſtique, qui les rend indépendans les uns des autres, & ſe correſpondent lorſque les beſoins mutuels & l'intérêt général le demandent; mais je ſuis trop près du *Pont-naturel* pour m'arrêter à d'autres objets.

Je m'étois mis en marche à 9 heures du matin, & pour dire vrai un peu à l'aventure, car dans ces montagnes, où ily a trop ou trop peu de chemin, on croit toujours avoir donné aux voyageurs des indications ſuffiſantes, & ils ne manquent guere de s'égarer; c'eſt le défaut ordinaire de

ceux qui enſeignent ce qu'ils ſavent trop bien, & les chemins des ſciences ne ſont pas exempts de cet inconvénient. Heureuſement qu'après avoir marché à peine l'eſpace de 2 milles, je rencontrai un homme qui venoit de faire ferrer ſon cheval à une forge voiſine, & qui s'en retournoit chez lui ſuivi de 5 ou 6 chiens courans; la converſation s'établit entre nous, & ce qui arrive rarement en Amérique, il fut curieux de ſavoir qui j'étois & où j'allois. Ma qualité d'Officier général François, ma curioſité pour les merveilles de ſon pays, lui inſpirerent de l'intérêt pour moi; il s'offrit de me conduire, & il me mena tantôt par de petits ſentiers, tantôt à travers les bois, toujours grimpant, deſcendant les montagnes, de ſorte que ſans guide il m'eût fallu être ſorcier pour trouver le chemin; enfin au bout de deux heures nous deſcendîmes une côte eſcar-

pée & nous en montâmes une autre. Pendant ce temps-là il cherchoit à engager de plus en plus la converſation, enfin il pouſſa ſon cheval plus vîte, & puis s'arrêtant tout court, il me dit: „ Vous vou„lez voir le *Pont-naturel*, n'eſt-il pas „vrai ? eh bien ! vous êtes maintenant „deſſus, deſcendez de cheval, marchez 20 „pas ſur la droite ou ſur la gauche & vous „verrez ce prodige.„ Je m'étois bien aperçu qu'il y avoit des deux côtés une profondeur aſſez conſidérable, mais les arbres m'avoient empêché d'en juger ou d'y faire attention. En approchant du précipice je vis d'abord deux grandes maſſes ou chaînes de rochers, qui formoient les revêtemens d'un ravin ou plutôt d'un abîme immenſe, mais en me plaçant, non ſans précaution, ſur l'ourlet même de l'eſcarpement, je vis que ces deux parois ſe réuniſſoient ſous mes pieds en formant une

voûte dont je ne pouvois encore connoître que la hauteur. Après avoir joui de ce ſpectacle magnifique mais effrayant, au point que pluſieurs perſones ont peine à le ſoutenir, je me portai du côté du ſud dont l'aſpect n'eſt pas moins impoſant, il eſt même plus pittoreſque. Cette Thébaïde, ces pins antiques, ces maſſes de rochers d'autant plus étonantes qu'elles ſemblent avoir une ſauvage ſymmétrie & concourir groſſiérement à un but, tout cet appareil de la nature brute & informe, qui eſſaye les moyens de l'art, affiegent à la fois les ſens & la penſée, & excitent une ténébreuſe & mélancholique admiration. Mais c'eſt au pied des rochers, au bord d'un petit ruiſſeau qui coule ſous cette arche immenſe, qu'il faut juger de ſon étonante ſtructure; on y reconnoît les contreforts, les arrieres vouſſures & les profils que l'architecture auroit pu lui

donner ; l'arche n'eſt pas complete, la portion orientale de l'arc n'étant pas auſſi grande que l'occidentale, parce que de ce côté la montagne eſt plus élevée que celle qui lui eſt oppoſée. Une choſe extraordinaire, c'eſt qu'on ne voit dans la partie inférieure du ruiſſeau aucun débri conſidérable, aucune trace du déchirement qui a dû détruire le noyau du rocher, pour n'en laiſſer ſubſiſter que la partie ſupérieure ; car c'eſt-là la ſeule hypotheſe qui puiſſe rendre raiſon d'un tel prodige. Nul recours poſſible à celui d'un volcan, ou d'une alluvion, nulle trace d'un embrâſement ſubit, ou du travail lent & pénible des eaux. Le rocher eſt de nature calcaire, & ſes couches ſont paralelles à l'horizon, circonſtance qui exclut encore l'idée d'un tremblement de terre où d'une crevaſſe ſouterraine ; enfin ce n'eſt point à un petit nombre de voyageurs à décider

l'opinion publique ſur cette merveille de la nature, c'eſt aux ſavans des deux mondes à qui il appartient d'en juger, & ils ſeront à portée de le faire. On à pris les meſures néceſſaires pour lui donner toute la publicité qu'elle mérite ; un Officier du génie, M. le Baron de Turpin, très-bon mathématicien & très-bon deſſinateur, eſt allé en prendre les principales dimenſions & les principaux aſpects. Son travail ſera préſenté au Roi, & j'eſpere qu'il ſera rendu public.

Connoiſſons donc nos propres forces, ſi nous ne connoiſſons pas celles de la nature ; laiſſons à des mains plus habiles le ſoin de faire ce tableau, dont nous n'avons donné qu'une foible eſquiſſe, & continuons de rendre compte de notre voyage, dont l'objet eſt déja rempli, mais qui n'eſt pas encore prêt d'être terminé, puiſque le *Pont-naturel* n'eſt pas à moins de 250

milles de Williamsburg. Pendant que je l'examinois de tous côtés, & que j'eſſayois même d'en deſſiner quelques points de vue, mes compagnons de voyage avoient appris que leur conducteur & le mien étoit un aubergiſte, dont la maiſon ne ſe trouvoit pas éloignée de plus de 7 à 8 milles de l'endroit où nous étions, & à plus de deux milles du chemin que nous devions prendre le lendemain pour ſortir des montagnes. M. Grisby (c'eſt le nom de notre guide) avoit témoigné quelque déſir de nous reçevoir chez lui, & il aſſuroit que nous y ſerions auſſi bien que dans l'auberge qu'on nous avoit indiquée chez M. Praxton : quand même je n'en aurois pas été perſuadé, j'avois trop d'obligations à M. Grisby pour ne pas lui donner la préférence. Je recommençois donc à traverſer les bois ſous ſa conduite ; ces bois étoient très-élevés, des chênes forts

& robuſtes, des pins démeſurés, qui ſuffiroient aux flotes de toutes les nations de l'Europe, y vieilliſſent & y meurent ſur leur ſol natal, ſans que la main de l'induſtrie puiſſe jamais les en tirer. On eſt ſurpris de trouver dans ces forêts inhabitées les traces de pluſieurs incendies. Ces accidens ſont quelques fois cauſés par l'imprudence des voyageurs qui alument du feu tandis qu'ils prennent quelque repos, & négligent après cela de l'éteindre: on n'y fait pas grande attention quand les bois ſeuls en ſont les victimes; mais ces bois ſont toujours cultivés dans quelques parties. Le feu gagne ſouvent les barrieres dont les champs ſont entourés, & quelquefois les maiſons mêmes, ce qui cauſe la ruine des cultivateurs. Je me ſouviens que tandis que j'étois à Monticello, d'où l'on peut découvrir 30 ou 40 lieues de bois, je vis pluſieurs incendies à 3 ou

4 lieues les uns des autres ; ils continuerent juſqu'à ce qu'une grande pluie, qui ſurvint heureuſement, réuſſit enfin à les éteindre.

J'arrivai chez M. Grisby un peu avant 5 heures, n'ayant fait d'autre rencontre dans mon chemin que celle d'un dindon ſauvage, qui ſe leva d'aſſez loin & qu'il me fut impoſſible de retrouver. La maiſon n'étoit pas grande, mais propre & commode ; nous la trouvâmes déja occupée par des voyageurs, auxquels nous devions aſſurément toute ſorte de reſpect, ſi la prééminence entre les voyageurs ſe meſure ſur le chemin qu'ils ont à faire. C'étoit un jeune homme de 28 ans, bien portant & de bonne humeur. Il étoit parti de Philadelphie avec une jolie femme âgée de 20 ans & un petit enfant au maillot, pour aller s'établir à 500 milles au delà des montagnes, dans un pays nouvéle-

ment

ment habité & voiſin de Lohir, qu'on appelle le Comté de *Kentocket*. Tout ſon équipage conſiſtoit en un cheval qui portoit ſa femme & ſon enfant ; nous reſtâmes ſtupéfaits de la maniere dégagée dont il procédoit à ſon expédition, & nous nous permîmes de lui en témoigner notre ſurpriſe. Il nous dit que les bonnes terres étoient trop difficiles à acquérir en Penſilvanie, que les denrées y étoient trop cheres & les hommes trop nombreux, qu'en conſéquence il avoit jugé à propos d'acheter pour à peu près 50 louis une conceſſion de mille arpens de terre dans le Kentocket. Cette conceſſion avoit été faite autrefois à un Colonel de milice, lorſque le Roi d'Angleterre jugea à propos d'ordoner la diſtribution de ces terrains immenſes, dont une partie fut vendue, & l'autre réſervée pour les récompenſes des troupes Américaines, qui

avoient ſervi en Canada. Mais, lui répondis-je, où ſont les beſtiaux, les inſtrumens aratoires avec leſquels vous comptez commencer vos défrichemens ? Dans le pays même, me dit il; je ne porte rien avec moi, mais j'ai de l'argent dans ma poche & rien ne me manquera. Je commençois à me rendre raiſon de la réſolution de ce jeune homme actif, vigoureux & ſans ſouci ; mais cette jolie femme âgée de 20 ans ſeulement, je la croyois au déſeſpoir du ſacrifice qu'elle venoit de faire. Je cherchois à épier dans ſes traits, dans ſa contenance les ſentimens ſecrets dont ſon ame étoit occupée. Quoiqu'elle ſe fût retirée dans une petite chambre, pour nous faire place, elle venoit pluſieurs fois dans celle où nous étions ; je vis, non ſans étonnement, que ſes agrémens naturels étoient encore embellis par la ſérénité de ſon ame. Elle ca-

reſſoit ſouvent ſon enfant & ſon mari, & paroiſſoit fort diſpoſée à remplir ce premier vœu de toute colonie naiſſante, l'accroiſſement de la population.

Tandis qu'on préparoit le ſouper, qu'on parloit de voyages, & qu'on cherchoit ſur la carte le chemin que nos émigrans devoient ſuivre, je réfléchis qu'il reſtoit encore une heure de jour, que c'étoit poſitivement celle où j'avois vu les gélinotes, & qu'on m'avoit aſſuré qu'il y en avoit dans le voiſinage; je crus qu'il falloit profiter de l'heure du chaſſeur comme de celle du berger; je pris donc mon fuſil, & j'allai me promener dans les bois, mais à la place de gélinotes, je ne trouvai qu'un lapin que je bleſſai, mais qui ſe laiſſa couler dans un fond où je le perdis de vue; heureuſement pour moi que les chiens courans de M. Grisby accoururent au coup de fuſil, & me trouverent mon

lapin qui avoit gagné le creux d'un arbre, au haut duquel il auroit monté s'il n'avoit pas eu une jambe caſſée; car les lapins de l'Amérique different de ceux de l'Europe en ce qu'ils ne ſont pas de terriers, & ſe réfugient dans le creux des arbres, où ils montent comme des chats & ſouvent à une hauteur aſſez conſidérable. Content de ma victoire, je revins à la maiſon, mais je m'arrêtai quelque temps à entendre au coucher du ſoleil deux *Thrush*, ou grives rouſſes, qui ſembloient s'être défiées au chant comme les bergers de Théocrite. Cet oiſeau doit à mon avis être conſidéré comme le roſſignol de l'Amérique. Il reſſemble au nôtre par la forme, par la couleur & par les habitudes, mais il eſt du double plus gros; ſon chant eſt ſemblable à celui de la grive, mais tellement varié & perfectioné, que ſi l'on en excepte les notes égales & plaintives du

roſſignol européen, on pourroit les prendre l'un pour l'autre. C'eſt un oiſeau de paſſage comme *le moqueur*, & comme lui auſſi il reſte quelquefois pendant l'hiver.

De retour à la maiſon, le ſouper étoit déſormais mon unique affaire; M. & Mme. Grisby en étoient entiérement occupés, tandis que leurs filles, âgées de 16 à 17 ans & faites à peindre, préparoient le couvert. Je priai M. Grisby de ſouper avec nous, mais il n'y voulut pas conſentir, parce qu'il avoit encore à travailler pour notre propre ſervice. Ses ſoins ne furent pas inutiles, notre ſouper fut très-bon; mais ce jour là & les trois jours ſuivans nous n'eûmes à boire que du Whyskey, dont nous fîmes cependant du Towdy aſſez paſſable. Le lendemain matin le déjeûner fut prêt de bonne heure & correſpondant au ſouper. M. Grisby, qui n'avoit plus rien à faire, ſe mit à table

avec nous. Il avoit un cheval ſellé, parce-qu'il vouloit nous ſervir encore de guide juſqu'au Ferry de *Greenly*, où nous devions repaſſer la Fluvanna ; mais on vint me dire qu'un de mes chevaux de ſuite étoit ſi bleſſé ſur le garrot, qu'il étoit impoſſible de le monter. Cet accident étoit d'autant plus fâcheux, que j'avois déja été obligé d'en laiſſer un chez M. Jefferſon, de ſorte que je n'en avois plus de relais. J'eus recours à mon ami M. Grisby. Il me dit que le ſeul de ſes chevaux qui me convînt étoit celui qu'il montoit ordinairement, & dont il alloit ſe ſervir pour me conduire, mais qu'il m'en accommoderoit volontiers en prenant le mien à la place. Je l'aſſurai que je lui donnerois tout ce qu'il voudroit de retour. Il alla voir mon cheval, & en rentrant il me dit qu'il croyoit qu'il vaudroit bien le ſien, lorſqu'il ſeroit guéri, & que je ferois là

deſſus tel arrangement que je voudrois. L'un & l'autre pouvoient valoir 10 à 12 louis, je lui en donnai deux de retour, & il fut parfaitement content. Un moment avant je lui avois demandé le mémoire de ma dépenſe, & comme il n'avoit jamais voulu me le préſenter, diſant toujours qu'il s'en raportoit à moi, je lui avois donné 4 louis ; il les reçut, mais en m'aſſurant que c'étoit le double de la dépenſe que j'avois faite. Enfin il fallut quiter cette bonne maiſon, mais non pas M. Grisby, qui avoit pris un autre cheval & m'accompagnoit. En chemin il me montra deux plantations qu'il avoit poſſédées ſucceſſivement avant de ſe fixer dans celle qu'il cultive maintenant ; il les avoit laiſſés déja en aſſez bon état, & les avoit vendues à raiſon de 12 ou 13 shellings l'acre, ce qui revient à peu près à dix livres de notre monnoie. Nous vîmes encore plu-

ſieurs autres plantations au milieu des bois ; elles étoient toutes ſituées au bord de quelque ruiſſeau dont la ſource n'étoit pas éloignée. Les pêchers, qu'on a ſoin d'y planter, & les arbres de Judée, qui croiſſent naturélement au bord de l'eau, étoient également avec les ſapins & les chênes immenſes, au milieu deſquels on avoit commencé ces nouvelles cultures.

Il étoit près de dix heures lorſque nous arrivâmes au Ferry ; comme nous en approchions, & que nous ſuivions déja les bords de la riviere, j'apperçus un animal que je ne connoiſſois pas, il revenoit du bord de la riviere & cherchoit à gagner le bois. Je pouſſai mon cheval de ce côté là, eſpérant l'effrayer & le forcer à monter ſur un arbre, car je le prenois pour un *Raccoon*. Effectivement je le vis grimper ſur l'arbre le plus proche de lui, mais aſſez lentement & aſſez mal adroite-

ment. Je n'eus pas grande peine à le tuer, car il ne cherchoit pas même à se cacher comme les écureuils en se couvrant de quelques grosses branches. Lorsque je l'eus arraché à mes chiens, au milieu desquels il se débatoit, & qu'il avoit même mordu assez fort, je l'examinai plus attentivement, & je reconnus que c'étoit le *Monax*, où la marmote d'Amérique ; sa forme, sa fourure, & sa couleur ressemblent beaucoup à celles du rat musqué, mais il est plus gros, & il en differe particuliérement en ce qu'il a la queue courte & garnie de poils ; mais comme le rat musqué il a les os des côtes si courtes & si flexibles, qu'on les prendroit pour de simples cartilages, de sorte que quoiqu'il soit beaucoup plus épais qu'un lievre, il pourroit passer par un trou qui n'auroit pas plus de 3 pouces de diametre.

L'Auteur paſſe pluſieurs jours chez M. Jefferſon. Détail de l'habitation, appelée Monticello. Caractere de M. Jefferſon. Converſation entre lui & l'auteur. Rencontre avec le Colonel Armand, Marquis de la Roverie. Loup apprivoiſé. Diſtinction de l'homme libre.

Je me mis en marche à 8 heures du matin, n'ayant rien appris dans cette maiſon qui ſoit digne d'être remarqué, ſi ce n'eſt que M. & Mme. *Bothwell*, quelques robuſtes & bien portans qu'ils m'ayent paru, l'un & l'autre, ont eu 14 enfans, dont aucun n'a atteint l'âge de 2 ans. Nous approchions d'une chaîne de montagnes aſſez élevées, qu'on appelle les *montagnes de l'oueſt*, parce qu'elles ſont les premieres en marchant vers l'oueſt, & avant d'arriver aux chaînes de montagnes connues en France ſous le nom *d'Apalaches*, & en Virginie ſous celui de *Blue-ridge*, *Nord-ridge*, & *Allegany*. Comme le pays

eſt très-couvert de bois, on jouit peu de leur aſpect ; je marchai long-temps ſans voir d'habitations, & aſſez embaraſſé de choiſir entre les différens chemins qui ſe croiſoient de temps en temps ; mais enfin j'atteignis un voyageur qui m'avoit précédé, & qui me ſervit non ſeulement à m'indiquer mon chemin, mais auſſi à me le faire trouver moins long. C'étoit un Irlandois aſſez récemment arrivé en Amérique, mais qui avoit déja eu le temps d'y faire pluſieurs campagnes & de recevoir un bon coup de fuſil dans la cuiſſe ; il me dit qu'on n'avoit jamais pu tirer la balle, mais il n'en étoit pas moins bien portant & de bonne humeur. Je lui fis raconter ſes exploits militaires, & je lui demandai ſur-tout quelques détails ſur le pays qu'il habite maintenant ; car il m'avoit dit qu'il étoit établi dans la Caroline du nord, à plus de 80 milles de *Catawbaw* & à plus

de 300 milles de la mer. Ces nouveaux établiſſemens ſont d'autant plus intéreſſans à connoître, qu'éloignés de tout commerce, ils ſont fondés uniquement ſur l'agriculture ; je veux parler de cette agriculture des Patriarches, qui conſiſte à faire naître des denrées pour la ſeule conſommation du propriétaire, ſans eſpérance de les vendre ou de les échanger. Il faut donc que ces colons ſe ſuffiſent à eux mêmes. On conçoit aiſément que les alimens ne leur manquent pas ; mais il faut que leurs propres brebis, que leurs propres champs leur fourniſſent les vêtemens. Il faut qu'ils travaillent eux-mêmes leurs laines & leurs chanvres pour en faire du drap & de la toile, qu'ils préparent leur cuir pour en faire des ſouliers, &c. &c. Quant à la boiſſon, ils ſont obligés de ſe contenter du lait & de l'eau juſqu'à ce que leurs pommiers ſoient aſſez

grands pour porter des fruits, ou qu'ils ayent pu ſe procurer des alambics pour diſtiller leurs grains. On n'imagineroit pas en Europe quel eſt dans ces temps difficiles l'article qui manque le plus aux nouveaux colons, ce ſont des cloux; car la hache & la ſcie peuvent ſuppléer à tout le reſte. On trouve pourtant le moyen d'élever des barrieres & de conſtruire des toits ſans employer des clous; mais cela rend l'ouvrage beaucoup plus long, & on ſait quel eſt dans de pareilles circonſtances le prix du temps & du travail. C'étoit une queſtion bien naturele que de demander à un tel cultivateur quelles affaires pouvoient le conduire à plus de 400 milles de chez lui. J'appris qu'il faiſoit le ſeul commerce dont ſon pays ſoit ſuſceptible, celui dont les gens les plus aiſés cherchent à augmenter leur fortune; il étoit venu vendre des chevaux. En effet, ces ani-

maux ſe multiplient aiſément dans des contrées où les pâturages ſont très-abondans ; & comme on peut les conduire ſans aucune dépenſe, en les faiſant paître auſſi ſur la route, ils forment l'objet d'exportation le plus commode pour tous les pays éloignés des chemins & du commerce.

La converſation qui s'étoit établie entre nous continuant toujours, elle nous conduiſit inſenſiblement au pied des montagnes ; nous n'eûmes pas de peine à reconnoître ſur un de leurs ſommets la maiſon de M. *Jefferſon* ; car on peut dire *qu'elle brille ſeule en ces retraites.* C'eſt lui qui l'a bâtie & qui en a choiſi le ſite ; car quoiqu'il poſſédât déja des terres aſſez conſidérables aux environs dans un pays ſi déſert, rien ne l'auroit empêché de former un établiſſement par-tout où il auroit voulu : mais la nature devoit à un ſa-

ge & à un homme de goût de lui offrir dans ſon propre héritage le local où il pourroit mieux l'étudier & en jouir. Il a appellé cette maiſon *Monticello,* (*) nom très-modeſte aſſurément, car elle eſt placée ſur une montagne très-élevée, mais qui annonce l'attrait du propriétaire pour la langue qu'on parle en Italie, & ſur tout pour les beaux arts, dont cette contrée fut le berceau, & dont elle eſt encore l'aſyle. Déſormais je n'avois plus beſoin de guide; je me ſéparai donc de mon Irlandois, & après avoir monté près d'une demi-heure par un chemin aſſez commode, j'arrivai à *Monticello.* Cette maiſon, dont M. *Jefferſon* a été l'architecte & ſouvent l'ouvrier, eſt bâtie dans un genre italien & aſſez élégant, ſans être pourtant exempte de défauts. Elle conſiſte dans un

(*) En Italien Monticello ſignifie petite montagne, monticule.

gros pavillon carré, dans lequel on entre par deux portiques ornés de colonnes. Le rez de chauſſée eſt principalement occupé par un grand ſallon très-élevé, qui ſera décoré dans un ſtyle abſolument antique; au deſſus du ſallon eſt une bibliotheque de même forme; deux petites ailes, qui n'ont qu'un rez de chauſſée & un attique, accompagnent ce pavillon, & doivent communiquer avec des cuiſines, offices, &c. qui formeront des deux côtés une eſpece de ſoubaſſement, ſurmonté d'une terraſſe. Ce n'eſt pas pour décrire la maiſon que j'entre dans ces détails, c'eſt pour prouver qu'elle ne reſſemble pas à celles qu'on voit dans ce pays-ci; de ſorte qu'on peut dire que M. *Jefferſon* eſt le premier Américain qui ait conſulté les beaux arts pour ſavoir comment il ſe mettroit à couvert; mais c'eſt de lui dont je devrois ſeulement m'occuper. Je de-

vrois peindre un homme qui n'a pas encore 40 ans, dont la taille eſt élevée & la figure douce & agréable, mais dont l'eſprit & les connoiſſances pourroient tenir lieu de tous les agrémens extérieurs ; un Américain qui ſans être jamais ſorti de ſon pays, eſt muſicien, deſſinateur, géometre, aſtronome, phyſicien, juriſconſulte & homme d'état ; un Sénateur de l'Amérique qui a ſiégé deux ans dans ce fameux Congrès, auteur de la révolution, dont on ne parle jamais ici ſans un reſpect malheureuſement mêlé de trop de regrets; un Gouverneur de la Virginie, qui a rempli ce pénible emploi pendant les invaſions d'*Arnold*, de *Phillips* & de *Cornwallis;* enfin un Philoſophe retiré du monde & des affaires, parce qu'il n'aime le monde & les affaires qu'autant qu'il peut ſe flater d'être utile, & que l'eſprit de ſes concitoyens n'eſt encore en état ni

de ſupporter la lumiere, ni de ſouffrir la contradiction. Une femme douce & aimable, de jolis enfans qu'il prend ſoin d'élever, une maiſon à embélir, de grandes poſſeſſions à améliorer, les ſciences & les arts à cultiver, voilà ce qui reſte à M. *Jefferſon* après avoir joué un rôle diſtingué ſur le théâtre du nouveau monde, & ce qu'il a préféré à la commiſſion honorable de Miniſtre plénipotentiaire en Europe. La viſite que je lui faiſois n'étoit pas inattendue ; il y avoit longtemps qu'il m'avoit invité à venir paſſer quelques jours au ſein de ſa ſociété, c'eſt à dire au milieu des montagnes. Cependant je trouvai ſon abord ſérieux & même froid ; mais je n'eus pas paſſé deux heures avec lui que je crus y avoir paſſé toute ma vie. La promenade, la bibliotheque, & ſur-tout une converſation toujours intéreſſante, toujours ſoutenue par

cette ſatisfaction ſi douce qu'éprouvent deux perſones qui, en ſe communiquant leurs ſentimens & leurs opinions, ſe trouvent toujours d'accord & s'entendent à demi mot, me firent paſſer quatre jours comme quatre minutes. Cette conformité de ſentimens & d'opinions ſur laquelle j'inſiſte, parce que c'eſt à moi à m'en applaudir, & qu'il faut bien que l'égoïſme ſe montre par quelque endroit, cette conformité, dis-je, étoit ſi parfaite, que non ſeulement nos goûts étoient ſemblables, mais auſſi nos prédilections; ces prédilections que les eſprits ſecs & méthodiques ridiculiſent en les traitant d'enthouſiaſme, & dont les hommes ſenſibles & animés ſe glorifient en leur donnant auſſi le nom d'enthouſiaſme. Je me rappele avec plaiſir qu'un ſoir, comme nous étions à cauſer autour d'un bowl de punch, après que Mme. *Jefferſon* s'étoit retirée,

nous vînmes à parler des poéſies d'*Oſſian*. Ce fut une étincele d'électricité qui paſſa rapidement de l'un à l'autre ; nous nous rappelions les paſſages de ces ſublimes poéſies qui nous avoient le plus frappés, & nous en entretenions mes compagnons de voyage, qui heureuſement ſavoient très-bien l'Anglois & étoient en état de les apprécier, mais qui ne les avoient jamais lus. Bientôt on voulut que le livre eut part à la *Toaſt ;* on alla le chercher, il fut placé près du bowl de punch, & l'un & l'autre nous avoient déja conduits aſſez loin dans la nuit, avant que nous nous en fuſſions aperçus. D'autres fois la phyſique, d'autres fois la politique, ou les arts, faiſoient le ſujet de nos entretiens ; car il n'eſt pas d'objets qui ayent échappé à M. *Jefferſon*, & il ſemble que dès ſa jeuneſſe il ait placé ſon eſprit comme ſa maiſon ſur un lieu élevé, d'où il pût contempler tout l'univers.

Le ſeul étranger qui nous viſita pendant notre ſéjour à *Monticello* fut le Colonel *Armand*, le Marquis de la *Roverie*, ci-devant Lieutenant dans le Régiment des gardes Françoiſes, qui paſſa en Amérique en 1777 où il a ſervi avec diſtinction juſqu'à la paix. Pour ſe conformer aux mœurs d'un peuple qui vit ſous un gouvernement démocratique, & chez lequel les titres ſont peu connus, il n'a jamais voulu porter que ſon nom de famille, dont j'ai déja parlé dans mon premier journal. On ſait qu'il paſſa en France l'année derniere avec le Colonel *Laurens*; il en eſt revenu aſſez tôt pour ſe trouver au ſiege d'York, où il a marché comme volontaire à l'ataque des redoutes. L'objet de ſon voyage étoit d'acheter en France un habillement & un équipement complets pour une légion, qu'il avoit déja commandée, mais qui avoit été détruite

dans les campagnes du ſud, & qu'il falloit former de nouveau. Il en a fait l'avance au Congrès, qui s'eſt engagé à fournir les hommes & les chevaux. *Charlotte-ville*, petite ville naiſſante, ſituée dans une vallée à 2 lieues de *Monticello*, eſt le quartier qu'on a aſſigné pour l'aſſemblement de cette légion. Le Colonel *Armand* m'invita à venir dîner chez lui le lendemain ; je m'y rendis avec M. *Jefferſon* & je trouvai la légion ſous les armes. Elle doit être compoſée de 200 chevaux & de 150 hommes d'infanterie. La cavalerie étoit preſque complete & aſſez bien montée ; l'infanterie étoit encore très-foible, mais le tout étoit bien habillé, bien armé, & avoit très-bon air. Je dînai chez le Colonel *Armand* avec tous les Officiers de ſon Régiment & avec ſon loup ; car il s'eſt amuſé à élever un loup qui a maintenant dix mois, & qui eſt auſſi familier,

auſſi doux & auſſi gai qu'un jeune chien; il ne quitte pas ſon maître, & il a même le privilege de partager ſon lit. Je ſouhaite qu'il réponde toujours à une ſi bonne éducation, & qu'il ne reprenne pas ſon caractere naturel, quand il ſera parvenu à l'âge de loup : il n'eſt pas tout-à-fait de la même eſpece que les nôtres, car ſon poil eſt preſque noir & très-liſſé, de ſorte que ſa tête n'a rien de féroce, & que ſans ſes oreilles droites & ſa queue pendante, on le prendroit aiſément pour un chien. Peut-être doit-il aux ſoins qu'on prend de ſa toilete cet avantage ſingulier de ne point exhaler une mauvaiſe odeur ; mais j'ai remarqué que les chiens n'en avoient pas horreur, & que lorsqu'ils rencontroient ſa trace, il n'y faiſoient aucune attention : or il me paroit difficile que toute la propreté poſſible trompe l'inſtinct de ces animaux, qui ont une telle horreur pour les

loups, qu'on en a vu au jardin du Roi ſe hériſſer & hurler à la ſeule odeur de deux métis, nés d'un chien & d'une louve. Je ſuis donc porté à croire que cette particularité apartient à l'eſpece de loups noirs; car on en voit auſſi en Amérique de ſemblables aux nôtres: peut-être en avons-nous en Europe de ſemblables à ceux de l'Amérique; du moins le pourroit-on conclure de cette façon de parler ſi commune, *il a peur de moi comme du loup gris*, qui donneroit à entendre qu'il y auroit auſſi des lonps noirs.

Puiſque je me trouve conduit à parler des animaux, je placerai ici quelques obſervations que M. *Jefferſon* m'a mis à portée de faire ſur les ſeules bêtes fauves qui ſoient communes dans ce pays-ci. J'ai été long-temps en doute ſi on devoit les appeler chevreuils, cerfs ou daims; car on leur donne le premier de ces noms en

Canada, le ſecond dans les provinces de l'eſt, & le troiſieme dans celles du midi : d'ailleurs en Amérique les nomenclatures ſont ſi peu exactes, & les obſervations ſi rares, qu'on ne peut obtenir aucune lumiere en queſtionant les gens du pays. M. *Jefferſon* s'étant amuſé à élever une vingtaine de ces animaux dans un parc, ils y ſont bientôt devenus aſſez familiers, comme cela arrive à tous les animaux de l'Amérique, leſquels s'aprivoiſent en général beaucoup plus aiſément que ceux d'Europe. Il ſe plait à leur donner à manger, & ils viennent prendre juſques dans ſa main des grains de bled de Turquie, dont ils ſont très-friands. Je le ſuivis un ſoir & je deſcendis avec lui dans une profonde vallée, où ils ont coutume de ſe raſſembler à la fin du jour. Je les vis marcher, courir, ſauter ; & plus j'examinai leurs allures, moins je fus en état de les anne-

xer à aucune eſpece Européene. Ils ſont abſolument de la même couleur que les chevreuils, & cette couleur ne varie pas dans les individus, même lorſqu'ils ſont domeſtiques, ce qui arrive ſouvent aux daims. Leurs bois, qui n'ont jamais plus d'un pied & demi de long, ni plus de trois ou quatre cors de chaque côté, ſont plus ouverts & plus palmés que ceux du chevreuil, & ſe dirigent obliquement en avant. Leur queue eſt de huit à dix pouces de long, & lorſqu'ils ſautent, ils la portent preſque verticale comme les daims, auxquels ils reſſemblent encore non ſeulement par leurs proportions, mais par la forme de la tête, qui eſt plus alongée & moins moutonée que celle du chevreuil; d'ailleurs ils different de ceux-ci en ce qu'ils ne vont pas deux à deux & qu'ils s'aſſemblent quelquefois en hordes comme les cerfs & les daims. Enfin d'a-

près mes propres obſervations, & tout ce que j'ai pu recueillir à ce ſujet, je ſuis reſté convaincu que cette eſpece eſt particuliere à l'Amérique, & qu'on peut la conſidérer comme moyene entre celle du daim & celle du chevreuil : c'eſt celle que M. de *Buffon* a très-bien décrite ſous le nom de *Kariacon*.

M. *Jefferſon* n'étant pas chaſſeur, & n'ayant jamais paſſé les mers, ne pouvoit pas avoir d'opinion arrêtée ſur cette partie de l'hiſtoire naturelle, mais il n'a pas négligé les autres. Je vis avec plaiſir qu'il s'étoit appliqué particuliérement aux obſervations météorologiques. C'eſt en effet de toutes les branches de la phyſique celle qu'il convient le plus aux Américains de cultiver, parce que l'étendue de leur pays & la variété des ſites leur donnent ſur ce point un grand avantage ſur nous, qui d'ailleurs en avons tant ſur eux. M. *Jef-*

ferſon a fait avec M. *Mathiſſon*, Profeſſeur de mathématiques très-inſtruit, des obſervations correſpondantes ſur les vents qui regnent à *Williamsburg* & à *Monticello*; & quoique ces deux endroits ne ſoient diſtans que de 50 lieues, & ne ſe trouvent ſéparés par aucune chaîne de montagnes, la diſparité entre les réſultats s'eſt trouvée telle que ſur 127 obſervations du vent de nord-eſt à *Williamsburg*, il n'y en a eu que 32 à *Monticello*, où le nord-oueſt a preſque toujours compenſé le nord-eſt. Il paroit que celui-ci eſt un vent de mer, qu'un obſtacle léger arrête facilement; en effet il y a 20 ans qu'il ne ſe faiſoit preſque point ſentir au delà de *Weſt-point*, c'eſt-à-dire au confluent du *Pamunkey* & du *Matapony*, qui ſe réuniſſent pour former la riviere d'York, à peu près à 35 milles de ſon embouchure. Depuis que les progrès de la population &

de l'agriculture ont conſidérablement éclairci les bois, ils pénétrent juſqu'à *Richemont* qui eſt à 30 mille plus loin ; ſurquoi on peut remarquer, 1°. que les vents varient infiniment dans leur obliquité & dans la hauteur de leur région ; 2°. que rien n'eſt moins indifférent que la maniere dont on procede au défrichement d'un pays, parce que la ſalubrité de l'air, l'ordre même des ſaiſons, peuvent dépendre de l'accès qu'on accorde aux vents & de la direction qu'on leur donne. C'eſt une opinion généralement répandue à Rome, que l'air y eſt moins ſain depuis qu'on a abatu une grande forêt qui ſe trouvoit entre cette ville & Oſtie, & qui la défendoit des vents connus ſous le nom de *Sirocco* & de *Libico* : on croit auſſi en Caſtille que l'extrême ſéchereſſe dont on ſe plaint de plus en plus, doit ſon origine au défrichement des bois qui avoient coutume

d'arrêter & de rompre les nuages. Il eſt encore une autre conſidération très-importante ſur laquelle j'ai cru devoir fixer l'attention des ſavans de ce pays-ci, quelque défiance que j'aie de mes propres lumieres en phyſique comme ſur tout autre objet. La plus grande partie de la Virginie eſt un terrain ſi plat & tellement entrecoupé de creeks & de grandes rivieres, qu'il paroit abſolument racheté ſur la mer & tout entier de nouvelle création. Il eſt donc marécageux, & ce n'eſt qu'en coupant beaucoup de bois qu'on peut parvenir à le deſſécher; mais d'un autre côté il ne ſera jamais aſſez aſſaini pour ne pas abonder en exhalaiſons méphitiques; & de quelque nature que ſoient ces exhalaiſons, ſoit qu'elles participent de l'air fixe ou de l'air inflammable, il eſt ſûr que la végétation les abſorbe également, & que les arbres ſont très-propres à remplir cet

objet. Il paroit donc qu'il eſt également dangereux, & de conſerver une grande quantité de bois, & d'en abatre une grande quantité; de ſorte que la meilleure maniere de procéder aux défrichemens, ſeroit de les diſperſer autant qu'il ſeroit poſſible, & de laiſſer toujours ſubſiſter quelques bouquets de bois entre les différentes plantations. De cette façon le terrain ſur lequel on habiteroit ſeroit toujours aſſez aſſaini; & comme il reſtera encore des marais conſidérables, qu'on ne pourra pas deſſécher, on ne courra pas le riſque d'admettre trop aiſément les vents, qui en apporteroient les exhalaiſons.

Mais je m'apperçois que mon journal reſſemble aſſez aux converſations que j'avois avec M. *Jefferſon*; je paſſe d'un objet à l'autre, & je m'oublie en écrivant comme je m'oubliois en m'entretenant

avec lui. Il faut quitter l'ami de la nature, mais non pas la nature elle-même, qui m'attend dans toute ſa ſplendeur au but de mon voyage ; je veux parler de ce fameux *pont de rocher* qui réunit deux montagnes, la choſe la plus curieuſe que j'aie vu de ma vie, parce que c'eſt celle dont il eſt plus difficile de rendre raiſon. M. *Jefferſon* auroit bien voulu m'y conduire, quoique cette merveille ſoit à plus de 80 milles de chez lui, & qu'il la connût parfaitement ; mais ſa femme n'attendoit que le moment d'accoucher, & il n'eſt pas moins bon mari que bon philoſophe & bon citoyen. Il ſe contenta donc de me ſervir de guide pendant l'eſpace de 16 milles juſqu'au paſſage de la petite riviere de *Merbun* ; là nous nous ſeparâmes, & j'oſe me flater que ce fut avec un regret mutuel.

Je marchai encore 17 milles, toujours dans

dans les gorges de *Weſtern monntains*, avant de trouver un endroit où je puſſe faire repoſer mes chevaux ; enfin je m'arrêtai dans une maiſon iſolée chez un Irlandois appelé *Macdonald*, où je trouvai des œufs, du jambon, des poulets & du *whyskey*, & où je fis un très-bon dîner. Cet Irlandois étoit honnête & ſerviable, & ſa femme, qui eſt d'une figure douce & très-agréable, n'avoit rien d'agreſte dans ſon maintien & dans ſes manieres. C'eſt qu'au milieu des bois & des ſoins ruſtiques un Virginien ne reſſemble jamais à un payſan d'Europe ; c'eſt toujours un homme libre qui a part au gouvernement, & qui commande à quelques Negres, de façon qu'il réunit ces deux qualités diſtinctives de citoyen & de maître, en quoi il reſſemble parfaitement à la plus grande partie des individus qui formoient dans les républiques anciennes ce qu'on appe-

loit le *peuple*, peuple très-différent du peuple actuel, & qu'on a mal-à-propos confondu avec celui-ci dans toutes ces déclamations frivoles, dont les auteurs demi-philoſophes, comparant toujours les temps anciens avec les modernes, ont pris les peuples pour les hommes en général, & préconiſé les oppreſſeurs de l'humanité en croyant défendre la cauſe de l'humanité. Que d'idées auroient beſoin d'être rectifiées! que de mots dont le ſens eſt encore vague & indéterminé! La dignité de l'homme a été cent fois alléguée, & cette maniere de l'exprimer a toujours eu beaucoup de faveur. Cependant la dignité de l'homme eſt une choſe comparative; ſi elle eſt priſe dans un ſens individuel, elle eſt d'autant plus grande qu'un homme conſidere des claſſes au deſſous de lui. C'eſt le plébeien qui fait celle du noble, l'eſclave qui fait celle de l'homme

libre, le noir celle du blanc ; ſi elle eſt priſe dans un ſens général, elle peut encore inſpirer aux hommes des ſentimens de tyrannie & de cruauté dans leurs raports avec les animaux, & détruiſant ainſi la bienfaiſance générale, aller contre l'ordre & le vœu de la nature. Quel eſt le principe ſur lequel la raiſon échapée aux ſophiſtes & aux rhéteurs pourra enfin ſe repoſer ? l'égalité du droit, l'intérêt général qui commande à tous, l'intérêt particulier lié à l'intérêt commun, l'ordre de la ſociété auſſi néceſſaire que la ſymmétrie des ruches à miel, &c. Si tout cela ne prête pas beaucoup à l'éloquence, il faudra s'en conſoler, & préférer la bonne morale à la belle morale.

Comparaiſon des femmes de l'Amérique, de l'Angleterre, du Nord, avec celles de la France & du Midi. Compliment au beau ſexe de France.]

Comme je ne comptois y paſſer qu'une demi-heure au plus, j'étois reſté aſſis ſous des arbres; mais M. d'Oyré étant entré dans la maiſon, revint & me dit qu'il y avoit trouvé un cercle de quatre ou cinq jeunes perſones toutes jolies & fort bien bien miſes. J'eus la curioſité de les voir, & mes regards ſe fixerent auſſitôt ſur une jeune femme de 18 ans, qui donnoit à teter à ſon enfant. Ses traits étoient ſi beaux & ſi réguliers, elle avoit une telle décence & une telle modeſtie dans ſon maintien, qu'elle me retraçoit parfaitement ces belles vierges de Raphaël, modele ou exemple du *beau idéal*. Comme ce n'eſt plus qu'en philoſophe qu'il m'eſt

permis de conſidérer la beauté, je placerai ici une obſervation que j'ai fait ſouvent en pays étranger, & ſur-tout en Angleterre & en Amérique, c'eſt que la beauté des traits & des formes, la beauté indépendante des graces, du mouvement & de l'expreſſion, ſe trouve plus communément chez les peuples du Nord ou parmi les races qui en deſcendent, qu'en France & vers le midi. S'il falloit en aſſigner la cauſe, je dirois que, par je ne ſais quelle raiſon, étrangere ſans doute à la température du climat, la jeuneſſe eſt chez eux plus hâtive, plus prématurée, d'où il réſulte que dans les jeunes perſonnes, même dans les filles de 12 à 13 ans, la rondeur des formes ſe trouve réunie à la fraîcheur du teint & à cette régularité plus parfaite qu'ont les traits lorſqu'ils ne ſont pas encore modifiés par les paſſions & par les habitudes. En France c'eſt

tout différent, les enfans y ſont à la vérité aſſez jolis juſqu'à l'âge de 7 ou 8 ans, mais il eſt rare que les filles conſervent leur beauté au moment où elles approchent de la puberté. Il faut pour ainſi dire deviner alors ce qu'elles ſeront un jour, & ſouvent les pronoſtics ſont trompeurs. Ce temps eſt une eſpece de chryſalide pendant laquelle les jolies deviennent laides & les laides jolies. C'eſt depuis 20 juſqu'à 25 ans que s'opere le dévelopement des traits, & que s'acheve l'ouvrage de la nature, ſi toutefois il n'eſt pas dérangé par les maladies, & ſur-tout par les ſuites morales & phyſiques du mariage. D'un autre côté la beauté de nos femmes une fois échapée à ce danger, ſe conſerve bien plus long-temps qu'ailleurs. Il ſemble que leur ame ſe ſoit identifiée avec leurs traits, & qu'elle veille à leur conſervation. Nul mouvement ſans

grace, nulle grace ſans expreſſion, l'envie de plaire perfectione & perpétue les moyens de plaire, & la nature plutôt aidée que contrariée par l'art, n'eſt pas livrée à l'abandon de la vie domeſtique, ni prodiguée à une fécondité ſans meſure. Ainſi les arbres utiles peuvent ſervir à la décoration des jardins, ſi l'abondance des fruits n'empêche pas la fleur de renaître. Il réſulte de ces réflexions que les Françoiſes n'ont rien à envier aux étrangeres, qu'à la vérité leur beauté eſt moins hâtive & moins parfaite, mais qu'elle eſt plus piquante & plus durable; que ſi d'autres ſont meilleures à peindre, elles ſont meilleures à voir; enfin que ſi elles ne ſont pas toujours celles qu'on admire le plus, elles ſont certainement celles qu'on aimera le plus & le plus long-temps.

Arrivée à Petersburg. Deſcription des différens établiſſemens qui y ſont, & particuliérement de ceux de Mme. Bowlling. Hiſtoire de la Princeſſe Pocahunta & du Cap. Smith. Caractere, richeſſes de M. Bull.

Je partis de *Powhatan* le 24. d'aſſez bonne heure, & après m'être arrêté deux fois, la premiere pour déjeûner dans une petite maiſon aſſez pauvre à 8 milles de *Powhatan*, & la 2me. à 24 milles plus loin dans un lieu appelé *Cheſterfield court houſe*, où je vis les reſtes de caſernes occupées autrefois par le Baron de Stubens, & brûlées depuis par les Angjois, j'arrivai à *Petersburg* à l'entrée de la nuit. Cette journée fut encore de 44 milles. La ville de *Petersburg* eſt ſituée ſur la rive droite de l'*Apamatock*. Il y a bien quelques maiſons ſur la rive gauche, mais cette eſpece de fauxbourg eſt un chef-lieu qui envoie des députés à l'aſſemblée &

qui s'appele *Pocahunta.* Je paſſai la riviere ſur un *ferry boat*, & je fus conduit dans une petite auberge à 30 pas delà, qui n'avoit pas grande apparence. Cependant quand j'y entrai je vis un appartement bien proprement meublé, une grande femme bien habillée & de très-bon air, qui donnoit tous les ordres néceſſaires pour notre réception, & une jeune Demoiſelle non moins grande & très-élégante, qui étoit occupée à travailler. Je m'informai de leurs noms, & je trouvai qu'ils n'étoient pas moins impoſans que leur extérieur. La maîtreſſe de la maiſon, déja veuve pour la ſeconde fois, s'appeloit Miſtriſs *Spencer*, & ſa fille, qui étoit du premier, Miſs *Saunders.* On me fit voir ma chambre à coucher, & la premiere choſe qui frapa mes regards, fut un grand & magnifique clavecin, ſur lequel il y avoit encore une guitare. Ces inſtru-

mens de muſique apartenoient à Miſs *Saunders*, qui ſavoit très-bien en faire uſage ; mais comme j'avois plus beſoin d'un ſouper que d'un concert, ma premiere impreſſion fut de trouver mes hôteſſes de trop bonne compagnie, & de craindre d'avoir moins d'ordres à donner que de complimens à faire. Cependant il ſe trouva que Mad. *Spencer* étoit la meilleure femme du monde, gaie & même rieuſe, diſpoſition très-rare en Amérique, & que ſa fille, toute élégante qu'elle paroiſſoit, étoit douce, honnête & de bonne converſation ; mais pour voyageurs affamés tout cela ne pouvoit encore être conſidéré que ſous un ſeul point de vue, c'eſt-à-dire comme un augure pour le ſouper. Ce ſouper ne ſe fit pas attendre ; à peine avions-nous admiré la propreté & la beauté de la nape, que la table fut couverte de très-bons plats, & ſur-tout de

poiſſons monſtrueux & excellens. Nous allâmes nous coucher déja très-bien avec nos hôteſſes, & le lendemain matin nous déjeûnâmes avec elles. J'étois prêt à ſortir pour me promener, lorſque je reçus la viſite d'un certain M. *Victor*, que j'avois vu à *Williamsburg*. C'eſt un Pruſſien qui a ſervi autrefois, & qui après avoir beaucoup voyagé en Europe, eſt venu s'établir dans ce pays-ci, où il a d'abord fait fortune par ſes talens, & a fini par devenir planteur comme les autres. Il eſt excellent muſicien & joue de toute ſorte d'inſtrumens, ce qui le fait rechercher dans tous les environs. Il me dit qu'il étoit venu paſſer quelques jours chez Mme. *Bowlling*, une des plus riches propriétaires de la Virginie, & à qui la moitié de la ville de *Petersburg* apartient. Il ajouta qu'elle avoit appris mon arrivée, & qu'elle comptoit que je viendrois dîner

chez elle. J'acceptai la propoſition, & je me mis ſous la conduite de M. *Victor*, qui me mena d'abord voir les *Warehouſes*, ou magaſins de tabac. Ces magaſins, dont on a conſtruit une grande quantité en Virginie, mais dont malheureuſement une partie a été brûlée par les Anglois, ſont ſous la direction de l'autorité publique. Il y a des Inſpecteurs nommés pour vérifier la qualité du tabac que les planteurs y font porter, & s'ils la trouvent bonne, ils donnent un reçu de la quantité. Alors le tabac peut être conſidéré comme vendu, car les récépiſſés ſont monnoie dans le pays. Je ſuppoſe par exemple que j'aie dépoſé à *Petersburg* vingt *bocs heads*, ou boucaults de tabac, je puis m'en aller à 50 lieues delà, comme à *Alexandrie* ou à *Frédéricksburg*, & ſi j'ai beſoin d'acheter des chevaux, des draps, ou toute autre cho-

ſe, je les paye avec mes reçus, leſquels circuleront peut-être encore dans nombre de mains, avant de parvenir dans celles des négocians qui viennent enlever des tabacs pour les exporter. Il réſulte delà que le tabac eſt non ſeulement valeur de banque, mais monnoie de commerce. On entend dire ſouvent : *J'ai payé ma montre 10 hogs heads, ou on m'en a offert 20, &c.* Il eſt vrai que le prix de cette denrée, qui eſt preſque toujours le même en temps de paix, peut varier en temps de guerre. Mais alors celui qui le reçoit en paiement, faiſant un marché libre, calcule ſes riſques & ſes eſpérances. Enfin on doit regarder cet établiſſement comme très-utile, puiſqu'il met les denrées en valeur & en circulation, dès qu'elles ſont recueillies, & qu'il rend en quelque ſorte le cultivateur indépendant du marchand.

Les magaſins de *Petersburg* apartien-

nent à Mme. *Bowlling*. Ils ont été épargnés par les Anglois, soit parce que les Généraux *Phillips* & *Arnold*, qui ont logé chez elle, ont eu quelque égard pour sa propriété, soit parce qu'ils vouloient conserver le tabac qu'ils comptoient vendre à leur profit. *Phillips* mourut dans la maison de Mme. *Bowlling*, & alors le commandement se trouva dévolu à *Arnold*. J'ai oui dire à Lord *Cornwallis*, qu'à son arrivée il se trouva en grande dispute avec la marine, qui prétendoit que tout le butin devoit lui apartenir. Lord *Cornwallis* termina la querele en faisant brûler le tabac ; mais Mme. *Bowlling* avoit eu le crédit & le temps de le faire transporter hors de ses magasins. Elle n'a pas été moins heureuse de sauver un superbe établissément qu'elle possede dans la même ville ; c'est un moulin qui fait mouvoir un si grand nombre de meules, de blu-

toirs, de vans, &c. & d'une maniere ſi ſimple & ſi facile, qu'il lui raporte plus de vingt mille livres de reſte. Je paſſai près d'une heure à en examiner toutes les parties, & à en admirer la charpente & la conſtruction. Ce ſont les eaux de l'*Apamatock* qui le font mouvoir, on les a détournées au moyen d'un canal creuſé dans le roc.

Après avoir continué ma promenade dans la ville, où je vis nombre de boutiques, dont pluſieurs aſſez bien fournies, je jugeai que le moment étoit venu de faire ma viſite à Mme. *Bowlling*, & je priai M. *Victor* de me mener chez elle. Sa maiſon, ou plutôt ſes maiſons, car elle en a deux ſymmétriques & ſur la même ligne, qu'elle ſe propoſe de joindre enſemble par un corps de logis, ces maiſons, dis-je, ſont ſituées au haut d'un talus aſſez conſidérable, qui s'éleve du terrain

où eſt bâtie la ville de *Petersburg*, & qui correſpond ſi parfaitement au cours de la riviere, qu'il n'y a pas lieu de douter que ce ne fût autrefois la rive même de l'*Apamatock*. Ce talus & le plateau immenſe ſur lequel la maiſon de Mme. *Bowlling* eſt bâtie, ſont couverts d'herbes & forment un excellent pâturage, qui apartient encore à Mme. *Bowlling*; il étoit autrefois entouré de barrieres, & elle y nouriſſoit de tres-beaux chevaux; mais les Anglois ont brûlé les barrieres, & emmené une grande partie des chevaux. A mon arrivée je fus d'abord reçu par Mlle. *Bowlling*, jeune fille de 15 ans, plus fraiche que jolie; ſa mere, ſon frere & ſa belle-ſœur vinrent enſuite. La premiere reſſemble peu à ſes compatriotes, c'eſt une femme de plus de 50 ans, vive, active, intelligente, qui ſait bien gouverner ſon immenſe fortune, & ce qui

eſt

eſt plus rare encore qui ſait en uſer. Pour ſon fils & ſa belle-fille je les avois déja vus à Williamsburg. Le premier eſt un jeune homme qui paroit doux & honnête, mais ſa femme âgée ſeulement de 17 ans eſt intéreſſante à connoître, non parce qu'elle a une figure & une taille extrêmement délicates & une tournure tout-à-fait européene, mais parce qu'avec cette figure délicate elle eſt deſcendante de la Princeſſe ſauvage *Pocahunta*, fille du Roi *Powhatan*, dont j'ai déja parlé. Il faut croire que c'eſt plutôt du caractere de cette aimable Américaine que de ſes formes extérieures que Madame *Bowlling* a héritté. Peut-être ceux qui n'ont pas lu l'hiſtoire particuliere de la Virginie ignorent-ils que *Pocahunta* fut la protectrice des Anglois, & les déroba ſouvent à la cruauté de ſon pere : elle n'avoit que 12 ans lorſque le Capitaine *Smith*, le plus

brave, le plus intelligent & le plus humain des premiers colons, tomba entre les mains des ſauvages. Il étoit déja parvenu à entendre leur langage; pluſieurs fois il avoit apaiſé les quereles qui naiſſoient entr'eux & les Européens; pluſieurs fois auſſi il avoit été obligé de les combatre & de punir leur perfidie. Un jour, ſous prétexte de commerce, il fut attiré dans une embuſcade; il vit tomber les deux ſeuls compagnons qu'il avoit, mais il sût ſe débaraſſer à lui ſeul de la troupe dont il étoit environé. Malheureuſement pour lui il crut pouvoir ſe ſauver en traverſant un marais, & il y reſta embourbé, de maniere que les ſauvages, contre leſquels il ne lui reſtoit plus aucun moyen de défenſe, purent enfin le prendre, le lier & le conduire à *Powhatan*. Celui-ci fut ſi fier d'avoir en ſa puiſſance le Capitaine *Smith*, qu'il le fit promener en triomphe

chez tous les Princes ſes tributaires, ordonant qu'on le ſervît ſplendidement juſqu'à ce qu'il revînt ſubir le ſort qu'on lui préparoit. Le moment fatal étoit enfin arrivé, le Capitaine *Smith* étoit déja couché devant le foyer du Roi ſauvage, la tête placée ſur une large pierre pour recevoir le coup de la mort, lorſque *Pocahunta*, la plus jeune, la plus chérie des filles de *Powhatan*, ſe jeta les bras étendus ſur le corps du Capitaine *Smith*, & déclara que ſi la ſentence cruele étoit exécutée, elle recevroit les premiers coups dont on voudroit le fraper. Tous les ſauvages, y compris les deſpotes & les tyrans, ſont plus ſenſibles aux pleurs d'un enfant qu'à la voix de l'humanité. *Powhatan* ne put réſiſter aux larmes, aux prieres de ſa fille. Le Capitaine *Smith* obtint donc la vie, à condition qu'il payeroit ſa rançon. Mais comment pouvoit-

il ſe procurer la quantité de mouſquets, de poudre & d'utenciles de fer qu'on lui demandoit? On ne vouloit pas le laiſſer retourner à *Jameſtown*, on ne vouloit pas non plus que les Anglois ſuſſent où il étoit, de crainte qu'ils ne le redemandaſſent les armes à la main. Le Capitaine *Smith*, qui n'avoit pas moins de tête que de courage, dit au Roi, que s'il vouloit ſeulement ordoner à un de ſes ſujets de porter une petite planche qu'il lui remettroit, il feroit trouver ſous un arbre à jour & heure nommés tout ce qu'on exigeoit pour ſa rançon. *Powhatan* y conſentit ſans ajouter foi à ces promeſſes, & croyant que c'étoit un artifice du Capitaine pour prolonger ſa vie; mais celui-ci avoit gravé ſur la planche quelques lignes qui ſuffiſoient pour rendre compte de ſa ſituation. Le meſſager revint; on envoya au lieu indiqué, & on fut bien ſurpris d'y

trouver tout ce qu'on avoit demandé. *Powhatan* ne pouvoit concevoir qu'il y eût un moyen de tranſmettre ainſi ſa penſée, & le Capitaine *Smith* fut déſormais regardé comme un grand magicien, à qui on ne pouvoit trop témoigner de reſpect. Il laiſſa les ſauvages dans cette opinion, & ſe hâta de les quiter ; mais deux ou trois ans après quelques différens étant encore ſurvenus entr'eux & les Anglois, *Powhatan*, qui ne les croyoit plus ſorciers, mais qui ne les en redoutoit pas moins, trama un affreux complot pour ſe débaraſſer d'eux. Il devoit les ataquer au ſein de la paix & les égorger tous. La nuit même que ce complot devoit s'exécuter, *Pocahunta* profita de l'obſcurité & d'un orage affreux, qui retenoit les ſauvages dans leurs cabanes, elle s'échapa de la maiſon de ſon pere, avertit les Anglois de ſe tenir ſur leurs gardes, mais les conjura d'é-

pargner ſa famille, de paroître ignorer ce qu'elle leur avoit appris, & de terminer toute querele par un nouvel accommodement. Il ſeroit trop long de raconter tous les ſervices que cet ange de paix rendit aux deux nations. Je dirai ſeulement que les Anglois, je ne ſais par quel motif, mais aſſurément contre toute bonne foi, & contre toute équité, s'aviſerent de l'enlever à ſon pere. Elle pleura beaucoup & long-temps, mais ce fut une conſolation pour elle de retrouver le Capitaine *Smith*, qui lui tint lieu de pere; on la traita avec beaucoup de reſpect, & on la maria à un colon appelé *Roſs*, qui bientôt après la mena en Angleterre. C'étoit ſous le regne de *Jaques I.* on prétend que ce Monarque, pédant & ridicule en tous points, étoit ſi infatué des prérogatives de la Royauté, qu'il trouva mauvais qu'un de ſes ſujets eût oſé épouſer la fille d'un Roi

ſauvage. Il ne ſera peut-être pás difficile de décider ſi dans cette occaſion c'étoit le Roi ſauvage qui étoit honoré de ſe trouver placé ſur une même ligne avec ce Prince européen, ou le Monarque Anglois qui par ſon orgueil & ſes préjugés ſe mettoit au niveau d'un chef de ſauvages. Quoi qu'il en ſoit, le Capitaine *Smith*, qui étoit retourné à Londres avant l'arrivée de *Pocahunta*, fut empreſſé de la revoir, mais n'oſa pas la traiter avec la même familiarité qu'à *Jameſtown*. Dès qu'elle l'avoit aperçu elle s'étoit jetée dans ſes bras, en l'appelant ſon pere; mais voyant qu'il ne répondoit pas aſſez à ſes careſſes, & qu'il ne l'appeloit pas ſa fille, elle détourna la tête, pleura amérement, & fut long-temps ſans qu'on pût obtenir d'elle une ſeule parole. Le Capitaine *Smith* lui demanda pluſieurs fois ce qui pouvoit l'affliger. *Quoi*, lui dit-elle enfin, *n'ai-*

je pas ſauvé tes jours en Amérique ? Lorſque j'ai été arrachée du ſein de ma famille & conduite parmi tes freres, ne m'as-tu pas promis de me tenir lieu de pere, ne m'as-tu pas dit que ſi j'allois dans ton pays tu ſerois mon pere, & que je ſerois ta fille; tu m'as trompée, & je me trouve ici étrangere & orpheline. On conçoit aiſément qu'il ne fut pas difficile au Capitaine *Smith* de faire ſa paix avec cette charmante créature qu'il aimoit tendrement. Il la préſenta aux perſones les plus conſidérables des deux ſexes, mais il n'oſa la mener à la Cour, dont elle reçut pourtant des bienfaits : enfin après avoir paſſé pluſieurs années en Angleterre, où elle donna des preuves continueles de vertu, de piété & d'atachement à ſon mari, elle mourut comme elle étoit prête à s'embarquer pour retourner en Amérique. Elle n'avoit eu qu'un fils ; ce fils s'eſt marié &

n'a laiſſé que des filles, celles-là que d'autres filles, & c'eſt ainſi, par une deſcendance feminine, que le ſang de l'aimable *Pocahunta* coule maintenant dans les veines de la jeune & aimable Mme. *Bowling*.

On voit que je ne reviens à celle-ci qu'après un long détour, mais j'eſpere qu'on me pardonera cette digreſſion; du moins je n'écris que pour ceux à qui elle pourra plaire. Ma viſite à Mme. *Bowling* & à ſa famille m'ayant ſuffi pour me faire juger que je paſſerois agréablement chez elle une partie de la journée, je ſortis pour continuer mes promenades, & je promis de revenir à deux heures. M. *Victor*, ſous les auſpices duquel j'étois encore, me conduiſit au camp que les ennemis avoient occupé. Il témoigna du regret que je ne puſſe pas voir de plus près la belle maiſon de campagne de M. *Bani-*

ſter, que j'apercevois delà ; le ſeul obſtacle étoit la diſtance d'une demi-lieue à peu près, & la chaleur du haut jour. Il ne nous arrêta pas, & en marchant doucement nous arrivâmes ſans fatigue à cette maiſon, qui eſt effectivement curieuſe à voir, parce qu'elle eſt décorée dans un goût beaucoup plus qu'Anglois où Américain, ayant trois portiques & trois principales entrées ſoutenues chacune par quatre colonnes. Elle étoit alors occupée par un habitant de la Caroline, appelé *Nelſon*. La guerre lui avoit fait abandoner ſa patrie, & la guerre l'eſt encore venu chercher à *Petersburg*. Il m'invita à entrer chez lui, & tandis que ſuivant l'uſage il me faiſoit boire un verre de vin, arriva un autre Carolinien, appelé M. *Bull*, qui venoit lui demander à dîner. Il étoit Brigadier général de milice, & il venoit de l'armée de *Gréen*, où il avoit fait ſon

temps de ſervice. L'hiſtoire de M. *Bull*, qui ſera fort courte, donnera une idée de l'état des provinces méridionales avant & pendant la guerre. Poſſeſſeur d'un grand nombre de Negres & d'un mobilier conſidérable, ſur-tout en argenterie, il ne crut pas après la priſe de *Charleſtown* devoir expoſer ces richeſſes à la rapacité des Anglois. Il partit donc à la tête de 200 Negres, & ſuivi d'un grand nombre de chariots qui portoient ſes effets & des proviſions pour ſa petite armée, il traverſa ainſi la Caroline du Sud, celle du Nord, & une partie de la Virginie, établiſſant ſon camp tous les ſoirs dans l'endroit qui lui paroiſſoit le plus commode; il arriva ainſi à *Tukakoe*, ſur la riviere de *James*, chez M. *Randolph*, riche habitant de la Virginie & ſon ancien ami. Celui-ci lui donna un terrain près de ſa maiſon, ſur lequel il en fit auſſi-tôt conſtruire une par

ſes Negres. Là il vivoit tranquillement au milieu de ſes eſclaves & de ſes troupeaux, mais voilà qu'*Arnold* & *Phillips* envahiſſent la Virginie & approchent de ſon nouvel aſyle; auſſi-tôt M. *Bull* de partir avec ſes tréſors, ſes troupeaux & ſes Negres, pour ſe retirer dans le haut pays du côté de *Frédéricksburg*. Je lui demandai ce qu'il auroit fait, ſi nous n'étions pas arrivés tout à propos pour chaſſer les Anglois, qui ſe propoſoient d'achever la conquête de la Virginie. Je me ſerois retiré dans le *Maryland*, me répondit-il: & s'ils y étoient venus? j'aurois gagné la Penſilvanie, & ainſi de ſuite juſqu'à la nouvele Angleterre. Ne croit-on pas voir ces anciens Patriarches émigrer avec leur famille & leurs troupeaux, sûrs de trouver partout une terre qui les recevra & qui les nourira? -- -- Le Général *Bull* ſe diſpoſoit à retourner dans ſa patrie pour y paſ-

ſer déſormais des jours plus tranquilles, & moi, après lui avoir fait quelques queſtions ſur les affaires du Sud, auxquelles il me répondit avec beaucoup de franchiſe & de bon ſens, je me diſpoſai à retourner chez Madame *Bowlling*, où mon attente ne fut pas trompée, car on nous ſervit un très-bon dîner, dont on nous fit les honeurs avec beaucoup de cordialité, & ſans gêne & ſans compliment. L'après-dînée Mlle. *Bowlling* ſe mit au clavecin, & chanta comme une bonne muſiciene, mais non pas avec une voix agréable; l'héritiere de *Pocahunta* prit une guitare & chanta comme une perſone qui n'eſt pas muſiciene, mais avec une voix charmante : enfin je rentrai chez moi où j'eus un autre concert, Mlle. *Saunders* ayant bien voulu me chanter auſſi quelques airs, & s'accompagner tantôt ſur le clavecin, tantôt ſur la guitare.

Il falloit quiter le lendemain cette bonne maiſon & cette bonne compagnie ; mais avant de m'éloigner de *Petersburg*, j'obſervai que cette ville eſt déja floriſſante, & le deviendra toujours de plus en plus, ſa ſituation étant très-favorable au commerce ; 1°. parce qu'elle eſt placée préciſement au deſſous des *fall* rapides de l'*Apamatock*, & qu'à cet endroit même la riviere peut recevoir des bâtimens de cinquante à ſoixante toneaux ; 2°. parce que toutes les productions qui naiſſent au Sud de la Virginie n'ont pas d'autre débouché, & que même celles de la Caroline du Nord prennent peu à peu ce chemin-là, la navigation de *Roanock* & du détroit d'*Abermale* n'étant pas à beaucoup près auſſi commode que celle de l'*Apamatock* & de la riviere de *James*. Malheureuſement ces avantages ſont compenſés par l'inſalubrité du climat. On aſſure

que dans les trois petits bourgs de *Pocahunta*, de *Blandfort* & de *Petersburg*, qu'on peut conſidérer comme ne formant qu'une ſeule ville, on trouve à peine deux perſones qui ſoient nées dans le lieu même. Cependant le commerce & la navigation y attirent toujours des étrangers; d'ailleurs le ſite eſt agréable, & peut-être parviendra-t-on à rendre ce climat plus ſain en deſſéchant quelques marais aux environs.

Viſite à M. Hariſſon Gouverneur de l'Etat de la Virginie, & ami intime de M. Francklin : confiance des Virginiens dans leurs chefs & les motifs de leur conduite.

Dès que j'eus fini mon dîner, j'allai rendre viſite à M. *Hariſſon* qui eſt maintenant Gouverneur de l'État : je le trouvai établi dans une maiſon fort ſimple, mais aſſez ſpacieuſe, qu'on venoit d'accommoder pour lui. Comme l'aſſemblée ne ſiégeoit pas alors, rien ne le diſtinguoit des autres citoyens : un de ſes freres qui eſt Colonel d'artillerie, & un de ſes fils qui lui ſert de Secrétaire étoient avec lui. La converſation fut libre & agréable; il déſira même qu'elle fût prolongée, car m'étant levé au bout d'une demi-heure dans la crainte qu'il n'eût des affaires, il m'aſſura qu'il avoit fini toutes celles de la journée, & me pria de me raſſeoir. Nous par-

parlâmes beaucoup du premier Congrès aſſemblé en Amérique, où il avoit ſiégé pendant deux ans, & qui, comme je l'ai dit plus haut, étoit compoſé de tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué alors pour la vertu & pour la capacité. Ce ſujet de converſation nous conduiſit naturélement à celui dont les Américains s'entretiennent le plus volontiers, l'origine & le commencement de la révolution préſente. Ce qu'elle eut de particulier en Virginie, c'eſt que le peuple de ce pays étoit certainement celui qui ſe trouvoit le mieux du gouvernement Anglois. Les Virginiens étoient plus cultivateurs que commerçans, & leur culture étoit plus riche qu'induſtrieuſe. Ils poſſédoient preſque excluſivement une denrée privilégiée, le tabac; les Anglois venoient la chercher dans le ſein du pays, & ils apportoient en échange tous les objets d'utilité & mê-

me de luxe. Ils témoignoient une affection, une prédilection particuliere pour la Virginie, & favoriſoient ainſi la diſpoſition particuliere du pays, où l'avarice & la pareſſe ont les mêmes droits, & ſe ſervent ſeules de limites l'une à l'autre. Sans doute il étoit difficile de perſuader à ce peuple de prendre les armes, parce qu'à 300 lieues delà la ville de Boſton ne vouloit pas payer des droits pour le thé & étoit en rupture ouverte avec l'Angleterre. Il falloit ſubſtituer l'activité à la pareſſe, & la prévoyance à l'inſouciance. Il falloit réveiller cette idée à laquelle frémit tout homme élevé dans les principes de la conſtitution Angloiſe, celle de la ſoumiſſion à une taxe à laquelle on n'a pas conſenti. Le cas n'étoit pas encore arrivé. Les gens inſtruits prévoyoient ſeulement que c'étoit là le but & la conſéquence des premieres démarches. Mais comment en con-

vaincre le peuple ? Comment le décider par tout autre motif que la confiance qu'il avoit dans ſes chefs ? M. *Hariſſon* m'a raconté que lorſqu'il partit avec MM. *Jefferſon* & *Lée* pour ſe rendre à New-York, où le premier Congrès fut aſſemblé, nombre d'habitans conſidérables, mais peu éclairés, les vinrent trouver & leur dirent: „Vous prétendez qu'on veut envahir nos droits & nos privileges, nous „ne le voyons pas clairement, mais nous „le croyons puiſque vous nous en aſſurez ; nous allons nous engager dans un „pas dangereux, mais nous avons confiance en vous, & nous ferons tout ce que „vous jugerez convenable. „ M. *Hariſſon* ajouta, qu'il ſe trouva très-ſoulagé, lorſque peu de temps après le Lord North fit un diſcours, dans lequel il ne put s'empêcher de manifeſter le plan du gouvernement Britannique. Ce diſcours fut impri-

mé dans le gazetes, & toute l'Amérique en retentit. Ayant eu depuis occaſion de revenir en Virginie, il revit les mêmes perſones qui lui avoient parlé avant ſon départ ; elles avouerent qu'il ne les avoit pas trompées, & déſormais elles furent entiérement réſolues à la guerre. Ces détails particuliers ne ſeront pas inutiles aux Européens, qui voudront ſe former une idée juſte des grands événemens auxquels ils ont pris tant d'intérêt. En effet ils ſe tromperoient infiniment, s'ils croyoient que tous les treize États de l'Amérique ont été toujours animés du même eſprit, & affectés des mêmes ſentimens ; ils ſe tromperoient encore davantage, s'ils penſoient que ces peuples ſe reſſemblent par le gouvernement, les mœurs & les opinions. Il faut être dans le pays, il faut en ſavoir la langue, il faut de plus aimer à converſer & à écouter, pour être en

état d'asseoir, même lentement, son opinion & son jugement. D'après cette réflexion, on ne doit pas être surpris que j'aie eu du plaisir à m'entretenir avec M. *Harisson*. D'ailleurs j'étois bien aise d'avoir lié connoissance avec un homme dont le caractere est estimable à tous égards, & dont on peut faire l'éloge en deux mots, en disant qu'il est ami intime de M. *Franklin*. Il voulut m'engager à dîner le lendemain chez lui & à passer un jour de plus à Richemond; mais comme cette ville n'offroit rien qui pût intéresser ma curiosité, & que je voulois m'arrêter encore à West-over, avant de retourner à Williamsburg, où j'étois pressé d'arriver, je partis le 27. à 8 heures du matin, sous la conduite du Colonel *Harisson*, qui m'accompagna jusqu'à ce qu'il m'eût mis dans un chemin où il me fût impossible de m'égarer. Je fis 26. milles de suite

par une grande chaleur, mais par un chemin très-agréable, voyant à chaque inſtant de magnifiques habitations; car les bords de la riviere de James ſont le jardin de la Virginie. Celle de Mme. *Bire*, où j'allois, les ſurpaſſe toutes par la magnificence des bâtimens, par la beauté de la ſituation & par l'agrément de la ſociété qu'on y trouve.

Maniere de pêcher l'Eſturgeon: deſcription de l'oiſeau mouche: conſidérations ſur la Virginie, & ſur l'Amérique en général.

La journée du 29. que je paſſai toute entiere à *Weſt-over* ne fournit rien d'intéreſſant à ce journal, ſi ce n'eſt quelques connoiſſances que j'eus occaſion d'acquérir ſur deux ſortes d'animaux d'une eſpece très-différente, les *eſturgeons* & les

oiſeaux mouches. Comme je me promenois au bord de la riviere, je vis deux Negres qui apportoient un immenſe eſturgeon ; je leur demandai comment ils l'avoient pris. Ils me dirent que dans la ſaiſon préſente ils étoient ſi communs, qu'on les prenoit aiſément à la ſenne, & qu'on en trouvoit quelquefois juſqu'à 15 où 20. dans le filet ; mais qu'il y avoit une maniere bien plus ſimple de les prendre, qui étoit celle qu'ils venoient d'employer. Ces eſpeces de monſtres, qui ſont très-leſtes dans la ſoirée, au point qu'on les voit perpétuélement ſauter très-haut au deſſus de la ſurface de l'eau, ont coutume de dormir profondément pendant le haut du jour. Deux où trois Negres ſe promenent alors dans un petit bateau, munis d'une longue corde armée d'un croc aigu, qu'ils tiennent ſuſpendue comme une ſonde ; lorſqu'ils ſentent que

cette eſpece de ligne eſt arrêtée par un obſtacle, ils la tirent à eux avec force, de maniere qu'elle s'accroche à l'eſturgeon, qui eſt tiré hors de l'eau, ou qui après avoir fait de vains efforts, & avoir perdu tout ſon ſang, vient enfin floter à la ſurface, où il eſt aiſément pris.

Quant aux *oiſeaux mouches*, je les voyois pour la premiere fois, & je ne pouvois pas me laſſer de les obſerver : les murs de la maiſon & du jardin étoient garnis de chevre-feuilles ; c'étoit une ample moiſſon pour ces charmans petits animaux. Je les voyois ſans ceſſe voltiger ſur les fleurs, où ils prennent leur nourriture, ſans jamais ſe poſer ; car c'eſt en ſe ſoutenant ſur leurs ailes qu'ils inſinuent leur bec dans le calice de ces fleurs. Quelquefois ils ſe perchent ſur une petite branche, mais c'eſt pour ſe repoſer, & ce n'eſt jamais que pour un moment.

Alors ſeulement on peut admirer la beauté de leur plumage, ſur-tout lorſqu'ils ſont oppoſés au ſoleil, & qu'en remuant la tête il font voir l'émail brillant de leur collier rouge, qui a tout l'éclat du rubis ou du diamant. Il n'eſt point vrai qu'ils ſoient d'un naturel colere, & qu'ils mettent en pieces les fleurs dans leſquelles ils ne trouvent pas de miel ; non-ſeulement je ne l'ai vu ni à *Weſt-over*, ni depuis à *Williamsburg*, mais les gens du pays m'ont aſſuré qu'ils ne l'avoient jamais obſervé : ces oiſeaux ne paroiſſent qu'avec les fleurs & diſparoiſſent avec elles, ſans qu'on ſache ce qu'ils deviennent. Pluſieurs perſones croient qu'ils ſe cachent & reſtent engourdis pendant le reſte de l'année. En effet il eſt difficile de concevoir, comment leurs ailes, qui ſont ſi légeres & ſi tenues qu'on ne les aperçoit plus pour peu qu'ils les agitent, pour-

roient réſiſter au vent & les tranſporter dans des climats éloignés. Ils ne ſont pas farouches : j'en ai vu un qu'on avoit pris peu de jours auparavant ; il n'étoit point effrayé des gens qui le regardoient, il voltigeoit dans la chambre comme dans un jardin, & venoit ſucer les fleurs qu'on lui préſentoit, mais il n'a pas vécu plus de huit jours. Ces oiſeaux aiment tant le mouvement, qu'il eſt impoſſible qu'ils conſervent la vie, ſans conſerver la liberté la plus abſolue. Il eſt même très-difficile de les prendre, à moins qu'il ne leur arrive, comme à celui dont je viens de parler, d'entrer imprudemment dans une chambre, ou d'y être pouſſé par le vent. Un habitant du pays, qui ſe plaiſoit à en embaumer pour les placer dans ſon cabinet, a trouvé un moyen très-ingénieux de les tuer ſans les gâter, ce qui eſt fort difficile, car un grain de cendrée eſt un boulet

de canon pour un ſi petit animal. Il imagina de charger ſon fuſil avec une veſſie remplie d'eau. L'exploſion de cette eau ſuffiſoit pour renverſer l'oiſeau mouche, & lui faire perdre tout mouvement.

Aſſurément on ne m'accuſera pas de ſuivre une marche oratoire, & de réſerver les grands objets pour la fin de mon diſcours, car c'eſt ici que je finirai ce journal. Il ſeroit ſans doute inutile de parler de mon retour à *Williamsburg*, à moins qu'on ne regardât comme une choſe digne d'être remarquée, que le *Chikahominy*, qui n'eſt qu'une riviere ſecondaire, puiſqu'elle ſe jette dans celle de *James*, eſt pourtant ſi large à 6 milles de ſon confluent, que j'ai été trois quarts d'heures à la paſſer. Mais ſi l'on veut bien me prêter encore quelque attention, je terminerai ce long récit de mon court voyage par quelques conſidérations ſur un

pays que j'ai assez parcouru & assez habité pour le bien connoître.

Les Virginiens different essentiélement des peuples qui habitent au nord & à l'est de la baye, non-seulement par la nature de leur climat, par celle de leur sol, & par la culture qui lui est propre, mais encore par ce caractere indélébile que toute nation acquiert au moment de son origine, & qui se perpétuant de race en race, justifie ce grand principe, que, *tout ce qui est, participe de ce qui a été.* La découverte de la Virginie datte de la fin du 16me. siecle, & l'établissement de la colonie eut lieu au commencement du 17me. Ces événemens se passerent sous le regne d'Elisabeth & de Jacques premier. Alors l'esprit républicain & démocratique n'étoit pas encore commun en Angleterre; celui du commerce & de la navigation naissoit à peine, & les longues guer-

res avec la France & l'Eſpagne avoient perpétué ſous une autre forme le même eſprit militaire, que Guillaume le conquérant, Richard cœur de Lion, Edouard III, & le Prince noir, lui avoient donné. On ne voyoit plus des Chevaliers comme du temps des croiſades, mais à leur place nombre d'aventuriers, qui ſervoient indifféremment leur patrie & les puiſſances étrangeres, des Gentilshommes qui dédaignoient l'agriculture & le commerce, & qui n'avoient d'autre profeſſion que celle des armes; car alors l'eſprit militaire maintenoit les préjugés, favorable à la nobleſſe, dont il a été long-temps inſéparable; & d'ailleurs la nobleſſe de pairie étant moins commune en Angleterre, celle d'extraction avoit conſervé plus d'éclat & plus de conſiſtance. Les premiers colons de la Virginie furent compoſés en grande partie de ces militaires & de ces

Gentilshommes, dont quelques-uns cherchoient la fortune & quelques autres les aventures. En effet si l'établiſſement d'une colonie exige toute l'induſtrie du commerçant & du cultivateur, la découverte, la conquête des terres nouveles tient plus particuliérement aux idées guerrieres & romaneſques. Auſſi la premiere compagnie qui obtint la propriété excluſive de la Virginie, fut-elle compoſée en grande partie des hommes les plus diſtingués par le rang ou la naiſſance, & quoique tous ces illuſtres actionaires ne ſoient pas devenus colons, pluſieurs d'entr'eux n'ont pas craint de paſſer les mers, & l'on compte un lord *Delaware* parmi les premiers Gouverneurs de la Virginie. Il étoit donc naturel que les nouveaux colons, remplis des principes militaires & des préjugés de la nobleſſe, les portaſſent au milieu même des ſauvages, dont ils

venoient uſurper les terres ; & ſans doute de toutes les idées européenes, ce ſont celles que ces peuples groſſiers conçurent le plus aiſément. Je ſais qu'il ne reſte plus qu'un petit nombre de ces anciennes familles, mais elles ont conſervé une grande conſidération, & la premiere impulſion une fois donnée, il n'eſt plus au pouvoir d'aucun législateur, du temps même, d'en détruire l'effet. Le gouvernement peut bien devenir démocratique, comme il l'eſt au moment préſent, mais l'eſprit national, l'eſprit même du gouvernement, ſera toujours ariſtocratique. On n'en pourra pas douter, ſi l'on conſidére qu'une autre cauſe agit encore en concurrence avec la premiere ; je veux parler de l'eſclavage, non que ce ſoit une marque de diſtinction & un privilege particulier d'avoir des Negres, mais parce que l'empire qu'on exerce ſur eux, en-

tretient la vanité & la pareſſe, deux ſortes de vices qui s'accordent merveilleuſement avec les préjugés déja établis. On demandera ſans doute comment ces préjugés ont pu s'arranger avec la révolution actuele, dont les principes ſont ſi différens. Je répondrai qu'ils y ont peut-être concouru, que peut-être tandis que la nouvele Angleterre ſe révoltoit par raiſon & par calcul, la Virginie ſe révoltoit par orgueil. Je dirai encore ce que j'ai donné à entendre plus haut, c'eſt que dans le principe l'indolence même de ce peuple a pu lui être utile, parce qu'il a éte obligé de s'en raporter à un petit nombre de citoyens vertueux & éclairés, qui l'ont mené plus loin qu'il n'auroit été, s'il avoit marché ſans guide & conſulté ſes propres diſpoſitions. Car il faut avouer qu'au commencement des troubles la Virginie ſe montra de très-bonne grace, qu'elle

qu'elle fut la premiere à offrir des ſecours aux Boſtoniens, & la premiere auſſi à mettre ſur pied un corps de troupes conſidérable : mais on peut obſerver auſſi que dès que la nouvele législation fut établie, & qu'au lieu de chef on eut un gouvernement, alors les citoyens ayant part à ce gouvernement, l'eſprit national prévalut & tout alla de mal en pis. Ainſi les Etats comme les individus naiſſent avec une complexion particuliere, dont le régime & les habitudes peuvent prévenir les mauvais effets, mais qu'on ne peut jamais entiérement changer ; ainſi les législateurs, comme les médecins, ne doivent jamais ſe flater de donner à leur gré un tempérament particulier au corps politique, mais s'atacher à connoître celui qu'ils ont déja, & à combatre les inconvéniens, comme à multiplier les avantages qui peuvent en réſulter. Un coup

d'œil général ſur les différens Etats de l'Amérique ſervira à juſtifier cette opinion. Les peuples de la *nouvele Angleterre* ne vinrent s'établir dans le nouveau monde que pour ſe dérober au pouvoir arbitraire de leurs Monarques, qui à la fois ſouverains de l'Etat & chefs de l'égliſe, exerçoient alors la double tyrannie du deſpotiſme & de l'intolérance. Ce n'étoient pas des aventuriers, c'étoenit des hommes qui vouloient vivre en paix, & qui travailloient pour vivre; leur doctrine enſeignoit l'égalité & recommandoit le travail & l'induſtrie. Comme la terre peu fertile par elle-même ne fourniſſoit que de médiocres reſſources, ils ſe livroient à la pêche & à la navigation, & au moment préſent ils ſont encore amis de l'induſtrie & de l'égalité; ils ſont pêcheurs & navigateurs. L'état de *New-York* & les *Jerſeys* furent peuplés par des Hollan-

dois néceſſiteux, à qui la terre manquoit dans leur partie, & qui s'occuperent bien plus de l'économie domeſtique que du gouvernement public. Ces peuples ont conſervé le même eſprit; leurs intérêts, leurs efforts ſont pour ainſi dire individuels, leurs vues ſont concentrées dans leurs familles, & ce n'eſt que par pure néceſſité que ces familles forment un Etat: auſſi lorſque le Général *Burgoyne* a marché ſur *Albany*, ce ſont les nouveaux Anglois qui ont le plus contribué à arrêter ſes progrès, & ſi les habitans de l'Etat de *New-York* & de celui des *Jerſeys* ont ſouvent pris les armes & montré du courage, c'eſt que les premiers étoient animés par une haine invétérée contre les ſauvages, dont les Anglois ſe faiſoient toujours précéder, & que les autres avoient à ſe venger des excès dont les troupes ennemies s'étoient rendues coupables lorſ-

qu'elles avoient envahi leur pays. Si vous allez plus au Sud, & que vous paſſiez la *Delawaré*, vous trouverez que le gouvernement de la *Penſilvanie* dans ſon origine étoit fondé ſur deux principes très-oppoſés. C'étoit un gouvernement de propriété, un gouvernement féodal en lui-même, ou ſi l'on veut patriarchal, mais dont l'eſprit étoit la grande tolérance & la liberté. La famille de *Penn* eut d'abord la vaine idée d'établir une eſpece d'Utopie, de gouvernement parfait, & enſuite celle de tirer le plus grand parti de ſon immenſe propriété, en attirant des étrangers de tous côtés. Il en eſt réſulté que le peuple de la Penſilvanie n'a aucune identité, qu'il eſt mêlé & confus, plus ataché à la liberté individuele qu'à la liberté publique, plus enclin à l'anarchie qu'à la démocratie. Le *Maryland*, ſoumis d'abord au gouvernement propriétaire,

enſuite racheté par la courone, a été long-temps dans la dépendance la plus abſolue. Voici la premiere fois qu'il mérite d'être regardé comme un Etat, mais cet Etat paroit ſe former ſous de bons auſpices; il peut être beaucoup après la révolution actuele, parce qu'il n'étoit rien auparavant. Reſtent les deux *Carolines* & la *Géorgie*; mais ces trois Etats ne me ſont pas aſſez connus pour les ſoumettre à des obſervations, qui peuvent n'être pas auſſi juſtes qu'elles me le paroiſſent, mais qui ſont du moins délicates, & exigent plus qu'un examen ſuperficiel. Je ſais ſeulement que la Caroline du Nord, peuplée en grande partie d'Ecoſſois, que la pauvreté plutôt que l'induſtrie y a conduits, eſt livrée au brigandage & aux diſſenſions intérieures; que celle du Sud ayant un commerce tout entier d'exportations, doit

ſon exiſtence à ſes ports de mer, & ſurtout à la ville de *Charlestown*, qui s'eſt augmentée rapidement, & qui eſt devenue une ville de commerce, où les étrangers ont abondé comme à Marſeille & à Amſterdam ; qu'en conſéquence les mœurs y ſont douces & faciles, qu'on y aime le plaiſir, les arts & la ſociété, & qu'en général ce pays eſt plus Européen que le reſte de l'Amérique.

Conſidérations ſur l'Amérique en général.

Maintenant ſi cette eſquiſſe a quelque exactitude, je demande qu'on veuille bien comparer l'eſprit des Etats de l'Amérique avec leur gouvernement actuel. Je demande qu'on le compare dans le moment préſent, dans 20 ans, dans 50 ans

d'ici ; je ſuis perſuadé qu'encore que ces gouvernemens ſe reſſemblent tous , puiſqu'ils ſont tous démocratiques , on retrouvera toujours les traces de l'eſprit antérieur de celui qui a préſidé à la formation des peuples & à l'établiſſement des nations.

La Virginie conſervera ce caractere diſtinctif plus long-temps que les autres Etats , ſoit que les préjugés ſoient d'autant plus durables , qu'ils ſont plus abſurdes & plus frivoles , ſoit que ceux qui ne bleſſent qu'une partie du genre humain ſoient plus remarqués que ceux qui en affectent la totalité. Dans la révolution préſente , les anciennes familles ont vu avec peine des hommes nouveaux occuper des places diſtinguées dans l'armée & dans la magiſtrature ; les Torys en ont même tiré avantage pour refroidir les moins zélés d'entre les Whiggs , mais

le parti populaire n'a pas cédé, & l'on regrette ſeulement qu'il n'ait pas la même activité pour combatre les Anglois que pour diſputer des préſéances. Il eſt à craindre cependant qu'à la paix, les circonſtances lui devenant moins favorables, il ne ſoit obligé de céder tout-à-fait, ou du moins de ſe maintenir par les factions, ce qui troubleroit néceſſairement l'ordre de la ſociété; mais ſi la raiſon doit rougir de voir de pareils préjugés ſi fortement établis chez des peuples nouveaux, l'humanité a plus à ſouffrir de l'état de pauvreté dans lequel vivent un grand nombre de blancs en Virginie. C'eſt là que depuis que j'ai paſſé les mers j'ai vu pour la premiere fois des pauvres: en effet, parmi ces riches plantations où le Negre ſeul eſt malheureux, on trouve ſouvent de miſérables cabanes habitées par des blancs, dont la figure have &

l'habillement déguenillé annoncent la pauvreté. D'abord j'avois peine à m'expliquer comment dans un pays, où il y a encore tant de terre à défricher, des hommes qui ne ſe refuſent pas au travail pouvoient reſter dans la miſere ; mais j'ai ſu que toutes ces terres inutiles, ces bois immenſes dont la Virginie eſt encore couverte, reconnoiſſent des propriétaires. Rien de plus commun que d'en voir qui poſſedent cinq ou ſix mille acres de terre, mais qui n'en exploitent que la quantité que leurs Negres peuvent cultiver. Cependant ils ne voudroient pas en donner, ni même en vendre la plus petite partie, parce qu'ils ſont atachés à leur poſſeſſion, & qu'ils eſperent toujours augmenter par la ſuite le nombre de leurs Negres. Ces blancs ſans fortune, & ſouvent auſſi ſans induſtrie, ſont donc reſtraints de tous côtés, & réduits au petit

nombre d'acres de terre qu'ils ont pu acquérir ; or la terre n'étant pas généralement bonne en Amérique, & ſur-tout en Virginie, il en faut beaucoup pour défricher avec ſuccès, parce que ce ſont les beſtiaux qui aident & qui font vivre les cultivateurs. On voit beaucoup de défrichemens dans l'eſt, mais les portions de terre qu'on y achete aiſément & à très-vil prix, ſont toujours de 200 acres au moins. D'ailleurs dans le Sud le climat eſt moins ſain, & les nouveaux colons, ſans participer à la richeſſe de la Virginie, participent aux inconvéniens du climat, & même à la pareſſe qu'il inſpire.

Au deſſous de cette claſſe d'habitans il faut placer les Negres, qui ſeroient encore plus à plaindre qu'eux, ſi leur inſenſibilité naturele n'atténuoit pas en quelque façon les peines atachées à l'eſclavage. En les voyant mal logés, mal vêtus, & ſouvent accablés de travail, je croyois

que leur traitement étoit auſſi rigoureux ici que par-tout ailleurs ; cependant on m'a aſſuré qu'il étoit infiniment doux en comparaiſon de celui qu'ils éprouvent dans les Colonies à ſucre. En effet, on n'entend pas habituélement comme à St. Domingue & à la Jamaïque le bruit des fouets & les cris des malheureux dont on déchire le corps par lambeaux. C'eſt qu'en général le peuple de Virginie eſt plus doux que celui des Colonies à ſucre, qui eſt tout compoſé de gens avides & preſſés de faire fortune, pour s'en retourner enſuite en Europe ; c'eſt que le produit de la culture n'étant pas d'une ſi grande valeur, le travail n'eſt pas exigé avec tant de ſévérité ; & pour tout dire à charge & à décharge, c'eſt que les Negres de leur côté y ſont moins fourbes & moins voleurs que dans les îles, parce que la propagation de l'eſpece noire étant ici très-rapide & très-conſidérable,

la plûpart des Negres ſont nés dans le pays, & on remarque que ceux-là ſont communément moins dépravés que ceux qu'on a importé d'Afrique. Il faut auſſi rendre cette juſtice aux Virginiens, c'eſt que pluſieurs d'entr'eux traitent leurs Negres avec beaucoup d'humanité. Il faut leur en rendre encore une autre, qui leur eſt plus honorable, c'eſt qu'en général ils paroiſſent affligés d'avoir des Negres, & qu'ils parlent ſans ceſſe d'abolir l'eſclavage, & de chercher un autre moyen de faire valoir leurs terres. Il eſt vrai que cette opinion, preſqu'univerſélement établie, eſt inſpirée par différens motifs. Les philoſophes & les jeunes gens, qui ſont la plupart élevés dans les principes de la bonne philoſophie, n'enviſagent que la juſtice & les droits de l'humanité. Les peres de familles, & ceux qui ſont occupés principalement de leurs intérêts, ſe

plaignent que leurs Negres leur coutent très-cher à entretenir, que le travail qu'on en exige n'eſt ni auſſi fructueux, ni à auſſi bon marché que celui des journaliers ou des domeſtiques blancs, enfin que les épidémies, qui ſont très-communes, rendent leur propriété très-précaire & leur revenu très-incertain. Quoi qu'il en ſoit, il eſt heureux que différens motifs concourent à dégoûter les hommes de cette tyrannie, qu'ils exercent, du moins ſur leur propre eſpece, ſi on ne peut pas dire dans la rigueur du terme, ſur leur ſemblable; car plus on obſerve les Negres, plus on ſe perſuade que la différence qui les diſtingue de nous ne conſiſte pas ſeulement dans la couleur. Au reſte on ne peut pas ſe diſſimuler que c'eſt un point extrêmement délicat que l'abolition de l'eſclavage en Amérique. Les Negres de la Virginie ſont au nombre de 200,000; ils égalent

au moins s'ils n'excedent pas la proportion des blancs. Néceſſairement amis d'intérêt par la conformité de leur ſituation, & ralliés par la marque diſtinctive que leur imprime leur couleur, ils feroient ſans doute un peuple à part, & un peuple dont on ne pouroit attendre ni ſecours, ni vertu, ni travail. On n'a pas fait aſſez d'attention à la différence qui exiſte entre l'eſclavage, tel que nous l'avons conſervé dans nos Colonies, & l'eſclavage tel qu'il étoit généralement établi parmi les anciens. Un eſclave blanc n'avoit d'autres motifs d'humiliation que ſa condition actuele; s'il étoit affranchi, il ſe mêloit auſſi-tôt avec les hommes libres & devenoit leur égal; de là cette émulation parmi les eſclaves, ſoit pour obtenir leur liberté comme une faveur, ſoit pour l'acheter du profit de leur travail. Il en réſulteroit deux avantages, la poſſibilité de les afranchir ſans danger,

& cette ambition preſque généralement établie parmi eux, qui tournoit au profit des mœurs & de l'induſtrie : mais dans le cas préſent, ce n'eſt pas ſeulement l'eſclave qui eſt au deſſous du maître, c'eſt le Negre qui eſt au deſſous du blanc. L'affranchiſſement ne peut faire ceſſer cette malheureuſe diſtinction ; auſſi ne voit-on pas que les Negres ſoient très-empreſſés d'obtenir leur liberté, ni très-flatés de l'avoir obtenue. Les Negres libres vivent avec les Negres eſclaves, & ne vivent jamais avec les blancs, de ſorte que l'intérêt ſeul leur fait déſirer de ſortir d'eſclavage, lorſqu'ils ont une induſtrie particuliere & qu'ils veulent s'en aſſurer le produit. Il paroit donc qu'on ne peut abolir l'eſclavage qu'en ſe débaraſſant des Negres, & cette meſure ne peut être priſe que graduélement. Le meilleur moyen ſeroit d'exporter un grand nombre de mâles, & de favoriſer les ma-

riages des blancs avec les Négreſſes; pour cela il faudroit abroger la loi qui veut que l'eſclavage ſe tranſmette par les meres, ou du moins ordoner que toute eſclave deviendroit libre en épouſant un homme libre. Peut-être par reſpect pour la propriété conviendroit-il d'exiger de celui-ci une compenſation, que la loi fixeroit, ſoit en travail, ſoit en argent, pour indemniſer le propriétaire de l'eſclave; mais toujours eſt-il certain que cette loi aidée d'un commerce moins licite, mais déja très-établi entre les blancs & les Négreſſes, donneroit naiſſance à une race de Mulâtres qui en produiroit une autre de Quarterons, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que la couleur fût totalement changée.

En voilà aſſez ſur cet objet, qui n'a pas échapé à la politique & à la philoſophie de nos jours. Je dois ſeulement m'excuſer de l'avoir traité ſans déclamation;

mais

mais j'ai toujours penſé que l'éloquence ne peut influer que ſur les réſolutions du moment, & que tout ce qui ne ſe fait qu'avec le temps, ne peut être fait que par la raiſon. Au reſte il eſt aiſé d'ajouter dix ou douze pages à ce petit nombre de réflexions, qu'on peut conſidérer comme une ſymphonie compoſée ſeulement des parties principales, *con corni ad libitum.*

Nous avons vu quels étoient en Virginie les inconvéniens de l'eſclavage & de la trop grande étendue des poſſeſſions; examinons à préſent le petit nombre d'avantages qui en réſultent. Les Virginiens paſſent avec raiſon pour vivre noblement chez eux & pour être très-hoſpitaliers; ils reçoivent volontiers les étrangers & les reçoivent bien. C'eſt que d'un côté n'ayant point de ville où ils puiſſent ſe raſſembler, ils ne connoiſſent guere la ſociété que par les viſites qu'ils font & qu'ils reçoivent,

& de l'autre que leurs terres & leurs eſclaves leur fourniſſant les denrées & les main-d'œuvres dont ils ont beſoin, cette hoſpitalité ſi renomée ne leur eſt aucunement à charge. Leurs maiſons ſont ſpacieuſes & bien ornées, mais les logemens n'y ſont pas commodes; on ne craint pas de mettre trois ou quatre perſones dans une même chambre, & celles-ci ne craignent pas non plus de ſe trouver ainſi entaſſées, parce que ne connoiſſant pas le beſoin de lire & d'écrire, il ne leur faut dans toute la maiſon qu'un lit, une ſalle à manger, & une ſalle de compagnie. La principale magnificence des Virginiens conſiſte en meubles, en linge & en vaiſſelle d'argent; de ſorte qu'elle reſſemble à celle de nos peres, qui n'avoient dans leur château ni cabinet, ni garderobe, mais ſeulement une cave bien garnie, & un beau buffet. Si quelques fortunes ſe

diſſipent, c'eſt par le jeu, la chaſſe & les courſes de chevaux; mais ces dernieres ont quelque utilité, en ce qu'elles encouragent l'éducation des chevaux, dont la race eſt réellement très-belle en Virginie. On voit que les femmes ont peu de part aux amuſemens des hommes; la beauté ne ſert guere ici qu'à trouver des maris, car les gens les plus riches ne donnant qu'une dot très-modique à leurs filles, c'eſt ordinairement la figure qui décide de leur fortune. Il en réſulte qu'elles ſont ſouvent coquetes & bégueules avant le mariage, & triſtes & ennuyeuſes après. La commodité d'être ſervi par des eſclaves augmente encore leur indolence naturele : elles en ont toujours un grand nombre autour d'elles pour les ſervir & ſervir leur enfans, auxquels elles ſe contentent de donner à teter. Elles s'en occupent ainſi que leur maris, tant qu'ils

ſont petits, & les négligent quand ils ſont grands. En général on peut dire des Américains comme des Anglois, qu'ils aiment beaucoup leurs *jeunes* & ſe ſoucient fort peu de leurs *enfans*. Peut-être ſeroit-il délicat d'examiner ſi ce ſentiment n'eſt pas dans la nature, & ſi celui qui le combat chez nous, n'eſt pas l'amour propre ou l'ambition; mais on pourra toujours aſſurer avec confiance, que le ſoin que nous prenons des nôtres eſt un moyen de nous atacher à eux, & de nous les atacher, dont on ne peut conteſter la nobleſſe & l'utilité.

FIN.

E785
C489v1